

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1932

THÈSE 609^{No}

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

GEORGES THOURET

né à Bourgueil, le 13 avril 1905

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS

SAMUEL HAHNEMANN

(1755 - 1843)

Sa vie — Ses idées

Il y a un dieu, un Dieu bon, qui est la bonté, la sagesse même. Il doit y avoir un moyen, créé par lui, d'envisager les maladies sous leur véritable point de vue et de les guérir avec certitude.

S. HAHNEMANN.

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, *Professeur*.

PARIS - LILLE

IMPRIMERIE A. TAFFIN - LEFORT

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1932

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

GEORGES THOURET

né à Bourgueil, le 13 avril 1905

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS

SAMUEL HAHNEMANN

(1755 - 1843)

Sa vie — Ses idées

Il y a un dieu, un Dieu bon, qui est la bonté, la sagesse même. Il doit y avoir un moyen, créé par lui, d'envisager les maladies sous leur véritable point de vue et de les guérir avec certitude.

S. HAHNEMANN.

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS - LILLE

IMPRIMERIE A. TAFFIN - LEFORT

LE DOYEN. M. BALTHAZARD.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GRÉGOIRE.
Physiologie.	BINET.
Physique médicale.	STROHL.
Chimie médicale.	DESGREZ.
Bactériologie	N...
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.	CLERC.
Pathologie chirurgicale.	MARION.
Anatomie pathologique.	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale.	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	LENORMANT.
Clinique chirurgicale.	CUNÉO.
	N...
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire.	MAUCLAIRE.
	MULON.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.
 ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiâ-
 trie.
 AUBERTIN . . . Pathologie médicale.
 BÉNARD Henri . Pathologie médicale.
 BROCC Pathologie chirurgicale.
 BRULÉ Pathologie médicale.
 BUSQUET. . . . Pharmacologie.
 CADENAT. . . . Pathologie chirurgicale.
 CATHALA. . . . Pathologie médicale.
 CHABROL. . . . Pathologie médicale.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 CHEVALLIER. . Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 DONZELOT. . . Pathologie médicale.
 ÉCALLE. . . . Obstétrique.
 FEY Urologie.
 GASTINEL . . . Bactériologie.
 GATELLIER. . . Pathologie chirurgicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GIROUD Histologie.
 HALPHEN . . . Oto-rhino-laryngologie.
 HARVIER. . . . Pathologie médicale.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN. . . Anatomie pathologique.
 HUTINEL. . . . Pathologie médicale.

MM.
 JOANNON . . . Hygiène.
 LABBÉ (Henri). . Chimie biologique.
 LAROCHE (Guy). . Pathologie médicale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiâtrie.
 LIAN Pathologie médicale.
 MONDOR Pathologie chirurgicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
 MOURE. Pathologie chirurgicale.
 OBERLING . . . Anatomie pathologique.
 OLIVIER Anatomie.
 PIÉDELIEVRE . Médecine légale.
 PORTES. Obstétrique.
 QUÉNU. Pathologie chirurgicale.
 RICHEL. Physiologie.
 SANNIÉ. Chimie biologique.
 SÉZARY Dermatologie et syphi-
 ligraphie.
 TROISIER . . . Pathologie expérimen-
 tale et comparée.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur). . . . Pathologie médicale.
 VAUDESCAL . . Obstétrique.
 VELTER Ophtalmologie.
 VIGNES. Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens.

MM.
 LEQUEUX Obstétrique.
 LEROUX Anatomie patholo-
 gique.

MM.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 RETTERER. . . . Histologie.
 ZIMMERN. . . . Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent.

MM.

ABRAMI Clinique médicale.
CHIRAY Clinique médicale.
DEBRÉ. . . . Clinique médicale.
DUVOIR Clinique médicale.
BASSET. . . . Clinique chirurgicale.
CHEVASSU . . . Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER . Clinique chirurgicale.

MM.

MOCQUOT. . . . Clinique chirurgicale.
PROUST Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ. . . Clinique chirurgicale.
LE LORIER. . . Clinique obstétricale.
LÉVY-SOLAL . . Clinique obstétricale.
METZGER. . . . Clinique obstétricale.
GUÉNIOT. . . . Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
chaire		
FREY.		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT, agrégé. . .		Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD.		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A la mémoire de mon père.

A ma mère.

A MES MAÎTRES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE TOURS

M. le Docteur Bosc (in mémoriam)

M. le Professeur GUILLAUME-LOUIS

M. le Docteur TILLAYE

M. le Docteur DESNOVELLE

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

M. le Docteur HERSCHER

M. le Docteur ROUILLARD

M. le Docteur PAPILLON

M. le Professeur agrégé H. VIGNES

Je témoigne ma bien vive reconnaissance
à Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE
qui m'a fait le très grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547505_0047

I. — INTRODUCTION

« Ce qui est le plus difficile à faire admettre, a dit le professeur Richet, ce sont les idées nouvelles. » — L'histoire de la Médecine est riche d'enseignements à ce sujet, et c'est le sort commun à beaucoup de novateurs d'être incompris et battus en brèche ; mais la vérité s'impose tôt ou tard, et ceux qui ont connu un si triste destin jouissent, après leur réhabilitation, d'une gloire tardive ou souvent posthume.

Modifier les convictions d'une époque, les faits admis depuis des siècles est une entreprise hardie, dont l'audace mérite l'admiration de ceux qui en sont les champions. Dans ses *Réflexions sur le passé*, le professeur Schleich, le grand expert en anesthésie, stigmatise les déboires des novateurs, les obstacles que l'on oppose à tous ceux dont les idées ne sont pas conformes à celles qui sont admises et enseignées. Lui-même en fit une sévère expérience ; écrasé de ridicule et de mépris, il dut quitter le Congrès de Chirurgie, en 1892, devant lequel il venait d'exposer son nouveau procédé d'anesthésie : dix ans plus tard, ce procédé était admis par tous.

De même, beaucoup de ceux, dont le nom est immortel dans l'histoire de la Médecine, ont connu pareils reniements. La vie de Paracelse fut une course perpétuelle,

obligé de fuir d'un pays à l'autre, partout persécuté et poursuivi par la haine et la jalousie de ses confrères. Ambroise Paré dont les découvertes lui valent, de nos jours, le titre glorieux de « Père de la Chirurgie moderne », succomba dans la lutte, sans que la Faculté de Paris eut sanctionné favorablement ses pratiques. Harvey, qui découvrit la circulation du sang, fut stigmatisé par ses contemporains, comme un « vagabond et un charlatan ». Enfin, plus près de nous, c'est Pasteur, qui connut l'ingratitude du corps médical, et souleva le rire des académiciens, quand il leur soumit ses expériences biologiques. Jenner, en Angleterre, ne put faire admettre sa technique de la vaccination anti-variolique, si bienfaisante dans son imperfection, sans avoir à lutter contre le Royal Collège qui le dénigra sans merci, au point qu'il en mourut.

Il est un autre nom dont la réhabilitation a tardé à se faire, bien que près d'un siècle se soit écoulé depuis la mort de son possesseur, c'est celui de SAMUEL HAHNEMANN.

Le fondateur de l'Homœopathie est universellement connu du monde scientifique, mais l'œuvre qui s'attache à ce nom ne semblait guère devoir lui survivre. L'oubli semblait s'être fait autour de l'illustre médecin, mais obscurément, en marge de la médecine, les idées ont grandi, se sont précisées. Notre époque, éprise de libéralisme, portera-t-elle un regard plus indulgent vers le « créateur de la loi de la similitude » ?

La vie et l'œuvre insoupçonnées de Samuel Hahnemann méritent d'être mises en lumière. Elles s'unissent étroite-

ment. Il faut vivre les épisodes de sa longue existence et montrer les circonstances qui ont présidé à l'éclosion de son génie, pour comprendre sa puissante personnalité.

Issu d'une famille d'artiste, c'est de très bonne heure que le jeune Samuel se signale à l'attention de son maître : son intelligence vive, ses dons surprenants laissent pressentir un esprit de valeur. « De bonne heure le génie travaille en lui ». Puis sa vocation se dessine impérieuse, la douceur de son âme sensible, la bonté qui émanait de lui, le besoin constant de faire le bien, de soulager, vont orienter son activité vers les études médicales.

Quelle amère déception va marquer le début d'Hahnemann, alors pourvu de son titre de docteur ! Ne s'est-il pas fait médecin pour soulager ? Promesse vaine et stérile. C'est en plein désarroi, qu'il reconnaît la science incapable de satisfaire les désirs de son cœur. Il renonce vite à un art où tout le désoriente et le déçoit.

Son activité ne va pas se ralentir, Hahnemann ne perd pas son point de vue : « Trouver le principe qui lui permettra de guérir réellement, et ne rien tenter qu'il n'ait expérimenté sur lui-même. » Doué d'un sens d'observation dont on peut difficilement s'imaginer la puissance, son esprit intuitif lui fait préciser ce que l'expérience ne lui a fait qu'entrevoir, et avec une logique irréfutable il échafaude sa méthode ; mais, par la publication de ses idées personnelles si radicalement opposées aux théories classiques, Hahnemann s'aliène toute la Faculté. Il déclanche une lutte interminable que sa mort n'éteindra pas.

Persécuté dans son œuvre, raillé dans sa vie intime,

lapidé même au sens matériel du mot, Hahnemann se donne pour premier devoir de défendre la vérité. En dépit d'incroyables persécutions sans précédent dans l'histoire de la médecine, il soutiendra le combat avec une merveilleuse ténacité et une âme impavide.

Décrié pendant sa vie, méconnu par la plupart depuis sa mort, le temps finira-t-il par projeter la lumière sur cette grande figure dont l'œuvre féconde en fait un véritable disciple d'Hippocrate. Le jour est proche, peut-être, où le nom de Samuel Hahnemann sera définitivement gravé dans l'histoire de la médecine.

II. — MEISSEN

Vers le début du dix-huitième siècle, l'Allemagne était morcelée en un nombre infini de comtés, de duchés, de principautés, c'était de véritables royautes en miniature. A la façon des grands rois, les petits princes allemands voulaient avoir leur cour, leur théâtre, leurs palais.

Le duc de Saxe Mersebourg avait fait choix, pour résidence d'été, du joli village de Lauchstedt, situé à la limite de la Saxe et de la Thuringe, près de Halle-sur-Saale. Sa situation pittoresque, ses collines verdoyantes, sa vie simple et rurale et la présence d'un Prince attiraient toute la noblesse de la province. Pendant quelques semaines le village s'animait et devenait un cercle d'élégance sobre et raffiné. La petite ville vivait entièrement pour ses invités. Certaines familles de petite noblesse s'y fixèrent en raison de sa vie peu coûteuse et tranquille.

Quelques années plus tard, Lauchstedt atteignit une importance plus grande. Le duc avait des invités de marque ; Gœthe, le génial philosophe, y passa plusieurs étés au milieu d'un cercle d'intellectuels.

C'est dans ce petit village que l'on trouve la première fois le nom de Hahnemann. Le registre paroissial de Lauchstedt mentionne ce nom en 1707 à l'occasion d'un baptême, d'autres inscriptions suivent et la dernière de ce nom date de 1733.

Deux Hahnemann vivaient dans le pays à cette époque, sans doute frères et mariés l'un et l'autre :

Un Christian Hahnemann, au nom duquel deux baptêmes sont inscrits, et un Christophe Hahnemann dont le nom est toujours accompagné de cette mention « Le peintre ». Ce dernier eut sept enfants, trois fils et quatre filles ; son deuxième fils (et 5^e enfant), Christian-Gottfriedt, né en 1720, sera le père de Samuel Hahnemann.

La famille Hahnemann n'était pas originaire de Lauchstedt. C'était des émigrants qui se fixèrent quelques années dans ce village, peut-être attirés par la cour ducale. Les actes de baptêmes montrent que les parrains et marraines des enfants appartenaient à la meilleure société du pays ; il est donc à présumer que la famille Hahnemann était de condition aisée.

On ne connaît rien de la jeunesse de Christian-Gottfriedt, sinon qu'il vécut chez ses parents jusqu'à l'âge de 13 ans et que son père « le peintre » dut l'initier à son art. En 1733, les Hahnemann disparaissent de Lauchstedt et l'on perd de vue Christian-Gottfriedt.

Les petits princes allemands de cette époque, jaloux de la cour française, rivalisaient d'apparat et de somptuosité. Leur prodigalité imprudente compromettait gravement l'état de leurs finances et de tous côtés ils cherchaient de nouvelles sources de richesses. Ils pensionnaient volontiers des alchimistes, des savants, chercheurs et prometteurs de la pierre philosophale. Auguste Le Fort, électeur de Saxe, avait chargé un certain Boëttger de lui fabriquer de l'or ; ses travaux, s'ils n'atteignirent pas leur but, ne furent pas infructueux : il cherchait de l'or,

il trouva la porcelaine. Le procédé fut exploité, une manufacture fut installée dans le château du prince à Meissen, dont les porcelaines devinrent bientôt célèbres.

Pendant quinze ans, nous perdons la trace de Christian-Gottfriedt, nous le retrouvons, en 1748, il est peintre à la manufacture de Meissen. Les dispositions artistiques du père se sont transmises au fils, les leçons « du peintre » ont porté leur fruit et ont fait de Christian-Gottfriedt un artiste habile et de goût délicat. Sa nature sérieuse, l'attachement à son art, l'austérité de sa morale l'incitèrent à se créer un foyer. En 1748, il épousa la fille d'un tailleur du roi à Dresde, Jeanne-Éléonore Deeren. Dix mois après, la jeune femme rendit l'âme en donnant le jour à deux jumelles : l'une ne vécut pas, l'autre fut emportée l'année suivante.

Son veuvage ne fut pas long. Désireux de connaître les joies familiales si conformes à sa nature, il se remaria, en novembre 1750, avec la fille d'un capitaine du duc de Saxe-Weimar, Jeanne-Christine Spiess, — ce fut la mère de Samuel Hahnemann. — Très douce de caractère, ne sachant rien refuser aux siens, accordant un pardon avec facilité, sa préférence ira au plus brillant de ses enfants.

La manufacture était en pleine prospérité. Christian-Gottfriedt, artiste de valeur, était bien rémunéré. Il fit l'acquisition d'une maison, au centre de la ville ; spacieuse, gaie, largement éclairée, elle faisait le coin de la rue Neuve du Marché et de la rue de Boucherie. C'était une demeure simple, mais presque bourgeoise, avec ses deux étages qui dominaient le voisinage. Le jeune ménage comptait déjà une fillette Charlotte, — un premier fils était mort

en bas âge, — un second fils naissait juste avant minuit le 10 avril 1755 : Christian-Frédéric-Samuel Hahnemann.

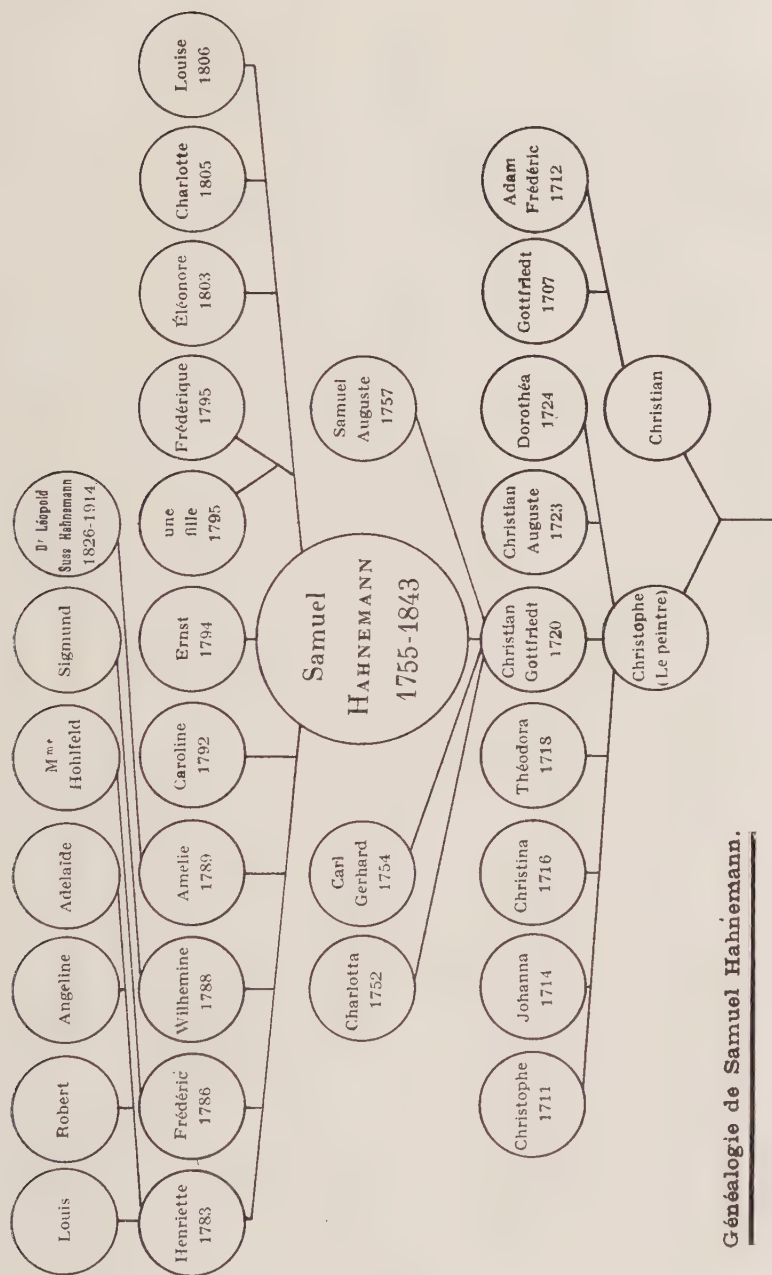
Rien ne subsiste plus de nos jours de l'ancienne demeure blanchie à la chaux, seul un buste d'Hahnemann, posé longtemps après sa mort, rappelle le lieu de naissance du réformateur de la Médecine.

Jusqu'à son adolescence, le jeune Samuel va évoluer dans la petite cité de Meissen. Il était fier de son pays natal et dans ses promenades il aimait à admirer le château des ducs de Saxe, dominant toute la ville, du haut de sa colline. C'était une ancienne forteresse du moyen âge, qui avait plusieurs fois protégé la ville contre les Slaves belliqueux de l'Est. Restaurée, elle abritait la manufacture de porcelaine. Près d'elle, s'élevait l'école princière de Saint-Afra, orgueil de Meissen.

Maurice de Saxe (1), dans la première moitié du dix-huitième siècle, avait confisqué les biens du monastère de Saint-Afra ; il y avait installé une école où la jeune noblesse de la province venait s'initier aux lettres et aux belles manières. Malgré ses origines modestes, Hahnemann, dont la valeur fut pressentie très tôt, aura le privilège d'y poursuivre ses études à la fois comme élève et comme moniteur.

De bonne heure une certaine indépendance se manifesta chez l'enfant ; il aimait les promenades solitaires, parcourait les coteaux, les plaines, les forêts, les bords

1. Il était fils naturel d'Auguste II, électeur de Saxe, et de la belle Aurore de Königsmark.



Généalogie de Samuel Hahnemann.

de l'Elbe. Son amour de la nature se développait en lui, en même temps que le goût de la méditation. Il apprenait à observer et à penser. Tout jeune, il s'éprenait de sa Saxe natale, dont il conservera un souvenir nostalgique, plus tard, au cours de ses lointaines pérégrinations.

Une autre influence s'exerça de bonne heure sur l'enfant, celle de son père. C'était un homme d'un naturel tendre mais volontaire, endurci par ses débuts laborieux. Il n'avait pas fréquenté l'école et sa valeur intellectuelle était hors de doute : à l'âge de 30 ans, il avait publié un traité sur l'aquarelle. Plus sobre que vraiment sévère, il avait trouvé, pour lui-même, les plus pures conceptions de ce qui peut être appelé « digne d'un homme » : agir et vivre sans prétention ni éclat était sa règle de vie, l'accomplissement du bien son premier devoir, il était prêt à secourir mais toujours avec discrétion, effacement. Il suivait en cela la morale très puritaine du bon luthérien qu'il était.

Imaginez-vous un esprit très droit, auquel l'ironie serait étrangère. Très attaché à son art, il partageait sa vie entre son atelier et son foyer, une vie sans fantaisie, sans distraction, ses moyens étaient modestes. Le soir la famille se réunissait et le père, qui prenait soin de ses enfants, leur apprenait à lire. Il voulait les doter d'une instruction au-dessus de la « commune vulgarité », obéissant en cela aux principes de J.-J. Rousseau, qui connaissait tant de faveurs, à cette époque, dans les milieux cultivés d'Europe.

Hahnemann raconte que son père l'enfermait parfois dans sa chambre en partant à la manufacture, il le laissait

méditer sur un proverbe, une sentence difficile, et l'enfant devait à son retour lui remettre un petit exposé : « Ainsi, disait le père, on apprend à réfléchir ».

La mère d'Hahnemann, absorbée par les travaux ménagers, semblait un peu effacée devant le père autoritaire. C'était une femme de tête, munie d'une sage prudence, qui jouait son rôle de mère avec une maîtrise incomparable. Elle savait tempérer les brusqueries de son mari et adoucir ses sévérités. Elle possédait ce doigté très féminin qui consiste à guider un mari en semblant lui obéir. C'était une âme élevée dont la bonté était le caractère primordial.

Ses trois enfants trouvaient près d'elle un refuge plein de tendresse, elle était l'arbitre conciliant des petites discordes.

Un jour Christian-Gottfriedt décida que son fils était en âge de gagner sa vie. Il le plaça à Leipzig chez un épiciers. Hahnemann avait alors douze ou treize ans. Il avait grandi dans les pures joies de l'étude et sa nature studieuse le poussait vers de hautes destinées. Ce changement brusque et sans transition fut pour son âme sensible une déception intolérable. Peu de jours après l'enfant s'échappa. En secret, il rentra à la maison paternelle. Plusieurs jours, sa mère le tint caché, tant elle craignait la colère du père. Comment prépara-t-elle son mari à ce retour inattendu ? Nul ne le sait, mais elle sut l'apaiser et obtint le pardon de son fils préféré. Dans son immense bonté, elle avait un faible pour Samuel, l'enfant prodige qui, à douze ans, lisait le grec dans le texte.

On imagine maintenant ce qu'Hahnemann trouva dans sa famille : l'autorité du père, la bonté de la mère, la plus grande simplicité de goûts, l'austérité des mœurs, une foi certaine, l'esprit d'ordre et d'économie, le goût du travail assidu.

Hahnemann avait fait chez lui son éducation primaire. Les réunions du soir l'avaient doté des éléments rudimentaires : lire, écrire et compter. Mais il était avide de connaissances. Dès qu'il avait pu lire et comprendre, il avait réclamé des livres. A huit ans, sa langue maternelle n'avait plus guère de secret pour lui. Sa pensée s'ouvrait, son esprit se meublait de tant de choses nouvelles avec une merveilleuse facilité. Les méditations forcées du père avaient porté leurs fruits. On pensait imposer un devoir à l'enfant, c'était un divertissement, tant la vie intérieure se manifesta de bonne heure chez lui.

Chétif et malingre, il avait besoin de grands ménagements, à dix ans seulement il alla à l'école. Dès les débuts il montra des dons surprenants : de la vivacité à comprendre, une mémoire prodigieuse, une incroyable puissance de travail. Il était très réfléchi. Indépendant et peu familier, il n'avait pas d'amis.

Pendant les heures de repos il s'isolait un livre à la main, loin des gamins tapageurs. On aurait pu croire qu'il fût l'objet de railleries de la part des écoliers batailleurs et espiègles, mais ses merveilleuses qualités imposaient le respect à tous. Loin de le jalouser, on l'admirait, on essayait de l'égaler.

Son professeur Müller fut le maître éclairé qui convenait à cette nature d'exception, il comprit cette âme enfantine avec une clairvoyance incomparable. Une personnalité se dessinait chez l'enfant, la maître la laissa évoluer et ce fut son premier mérite. L'enfant était indépendant, au lieu de le contraindre à une règle, il lui laissa toute liberté. Deux ans plus tard, Hahnemann traduisait le latin et le grec à livre ouvert : « A douze ans, dit-il, mon maître me laissait expliquer les premiers éléments de grec à mes camarades, pendant mon petit exposé, il m'écoutait gentiment et son regard m'exprimait sa satisfaction. »

Le plus grand don d'Hahnemann fut sans aucun doute celui des langues. Le maître était fier de son jeune élève, il l'avait pris en grande affection et pressentait pour lui le plus brillant avenir.

Christian-Gottfriedt à cette époque se vit en proie à de terribles soucis matériels. Les désordres de la guerre de Sept ans avaient ruiné la Saxe et la manufacture menaçait de disparaître. Les armées de Frédéric II de Prusse avaient tout ravagé : ses généraux, collectionneurs avertis, avaient mis la main sur les précieuses porcelaines ; ses soldats avaient tout pillé.

Christian-Gottfriedt désirait ardemment voir son fils prendre une situation plus en rapport avec les revenus de la famille. Quoiqu'il lui en coûtât, l'enfant obéit. A plusieurs reprises il quitta l'école pour occuper différentes places, mais le travail manuel le rebutait. Il se sentait irrésistiblement attiré vers l'étude. Afin de pouvoir étudier en cachette, il s'était modelé un chandelier en argile, il

se couchait avec ses livres dissimulés sous la couverture et travaillait la nuit sans que son père s'en aperçut.

Le maître Müller était désolé de voir son brillant élève prendre une voie si peu conforme à ses dispositions. Comme il venait d'être nommé directeur de l'école princière, il usa de son nouveau prestige près de Christian-Gottfriedt pour lui réclamer son fils. La maman qui avait si bien compris les promesses de l'avenir, déploya toute sa diplomatie et sut convaincre son mari. Celui-ci adressa une supplique au duc de Saxe afin que son fils fût admis à l'école de Saint-Afra comme élève particulier de Müller. Il obtint satisfaction. Christian-Gottfriedt était maintenant dans une situation précaire, il fut entendu que les dernières années d'études de son fils seraient complètement gratuites.

Ainsi le génie d'Hahnemann poussa malgré les obstacles qui s'opposaient à son développement.

Hahnemann avait seize ans quand il entra à l'école princière. Soumis à un régime d'exception : il y fut élève et moniteur. Comme élève toute la liberté lui fut accordée : il se traçait lui-même son travail, assistait seulement aux cours qu'il jugeait utiles, tous les ouvrages de la bibliothèque lui étaient accessibles. Comme moniteur, Müller l'employait à des corrections, et le laissait volontiers faire un cours à sa place. Pendant quatre années, il fut son précieux auxiliaire.

Déjà pénétré de la culture ancienne, l'adolescent se verse dans l'étude des langues vivantes, puis il s'initie aux sciences. Pour tirer le plus grand profit de ses dernières années d'études, il s'impose des habitudes sagement

raisonnées : « Je prenais à cœur, dit-il, d'assimiler ce que je lisais, de lire peu mais bien, et de tout classer dans mon esprit avant d'aller plus loin ». De même pour maintenir son parfait équilibre il se donne cette discipline physique : « Je n'oubliais pas de procurer chaque jour à mon corps, par le mouvement et l'exercice au grand air, cette énergie et cette vigueur qui est seule capable de maintenir la tension continue de l'esprit. » Et l'on voit déjà poindre l'esprit novateur d'Hahnemann dans cette simple règle d'hygiène, que notre époque sportive ne saurait désavouer.

Quatre années de travail méthodique et réfléchi ont fait d'Hahnemann un linguiste éminent et un fin lettré. Il quitte Meissen à vingt ans. Avant son départ il témoigne sa gratitude à ses maîtres dans une dissertation d'adieu écrite en latin selon l'usage : « L'Étonnante construction de la main humaine ».

Quelques années plus tard, il sera la gloire de l'École Princièrè. Son directeur Müller, qui avait pesé l'avenir, conservera jusqu'à son dernier souffle un souvenir attendri de son élève favori, ainsi qu'il paraît dans cette lettre de la mère d'Hahnemann à son fils : « J'ai vu votre maître Müller, écrit-elle, il est très peiné..., quelques élèves de sa nouvelle classe lui ont manqué de respect. Écrivez-lui, ce sera un baume à sa blessure. Chaque fois que je le rencontre, il me parle de vous et vous envoie ses compliments affectueux. »

Ainsi s'acheva sa jeunesse sans joie. Malgré les soucis multiples de son enfance, son cœur restera aussi sensible,

aussi affectueux. Toute sa vie il se souviendra avec amour et respect de ses maîtres, des bienfaiteurs de son adolescence, de son père. Il se plaira à évoquer la noble physionomie de Christian-Gottfriedt avec sa morale adoucie de bienveillance, qu'il se donnera pour premier devoir d'imiter.

III. — DÉBUTS

Vingt ans, vingt thallers en poche et beaucoup d'espérance.... Voilà le seul bagage d'Hahnemann à son arrivée à Leipzig. Ce maigre pécule fut le dernier cadeau de son père, « le meilleur des pères », dit-il encore à ce sujet. Quel but avait-il en arrivant dans la Grande Ville universitaire ? Nul ne saurait le dire. Peut-être avait-il choisi sa voie, car dans la dissertation d'adieu qu'il dédia à ses maîtres, il laissait pressentir son orientation.

Le même souci du lendemain se posait à l'étudiant, plus intense ici qu'à Meissen. Sa grande connaissance des langues lui permit de subvenir à son existence, il eut la bonne fortune de rencontrer un jeune grec de Jassy auquel il donna des leçons de français et d'allemand. Puis il entreprit d'importantes traductions, qui constituèrent à cette époque ses principales ressources. Il traduisit successivement de l'anglais :

Essais et observations physiologiques, par John Stedtmann ;

Sur l'hydrophobie, par Nogent ;

Des eaux minérales et des bains chauds, par Falconner.

Nouvelle thérapeutique, par Ball.

C'était la première fois que ses préoccupations se dessinaient si nettement.

Plus encore qu'à Meissen, il adopta un plan de travail précis, afin de ne pas disperser inutilement son activité. Il allait à la faculté, donnait ses leçons et le soir il s'enfermait dans sa modeste chambre, où il poursuivait ses traductions tard dans la nuit.

Voilà les seuls souvenirs de sa vie d'étudiant. Il ne connut rien de cette grande liberté exempte de soucis, dans laquelle la fantaisie est la seule règle de vie. Toujours très indépendant, il ne fréquenta pas les cercles d'étudiants et il n'eut pas d'amis. Personne ne prenait garde à la Faculté à cet auditeur attentif et silencieux qui disparaissait sitôt le cours terminé : « J'étudiais toujours seul, dit-il, lisant le meilleur de ce qui m'intéressait et seulement dans la mesure où je pouvais l'assimiler ».

A la fin du XVIII^e siècle, la ville la plus docte d'Allemagne ne possédait, au point de vue médical, aucun enseignement pratique. Les élèves ne connaissaient pas l'enseignement bienfaisant de l'hôpital, dont Leipzig était dépourvu. On ne s'imagine guère de nos jours la possibilité d'étude médicale dans des conditions si médiocres.

Hahnemann eût vite fait de constater cette insuffisance et après deux années d'études théoriques il se décida à quitter Leipzig pour Vienne. Un jour il arriva dans la splendide capitale de l'Europe centrale, inconnu, sans appui et en quête d'un emploi incertain.

La Ville impériale, foyer séculaire d'enseignement, jouissait, au point de vue médical, du pur rayonnement de son jeune maître, le docteur Quarin. Médecin privé de l'impératrice Marie-Thérèse, plus tard de Joseph II, rec-

teur de l'Université de Vienne, la célébrité du jeune savant attirait à lui de nombreux étudiants. Dès son arrivée, Hahnemann se présenta à l'hôpital des Frères de la Miséricorde, le plus beau d'Europe. L'étudiant, pauvre et studieux, avait hâte de voir des malades, de les approcher, de suivre les leçons d'un grand maître.

Le premier contact fut une révélation, le jeune homme sentit sa vocation se préciser au milieu des douleurs. Au bout de quelques semaines, tout le monde avait remarqué le nouvel étudiant. Il passait sa vie à l'hôpital, se dépensait près des malades avec dévouement, douceur et modestie, apportant à l'examen clinique une précision et une recherche inaccoutumée : l'observateur se révélait.

Son zèle le signala à l'attention du docteur Quarin qui lui accorda toute son estime et bientôt son affection : « J'étais le seul à ce moment, dit Hahnemann, qu'il permit d'accompagner dans sa clientèle privée, il me choisit comme si je fus se son premier élève à Vienne, et m'enseigna son art avec une grande bienveillance ».

Après neuf mois d'étude sérieuse et sans occupation lucrative, il allait encore se trouver dans le plus complet dénuement. Le docteur Quarin vint à son secours. Il le présenta au baron de Bruckenthal, gouverneur de Transylvanie, venu à Vienne pour recevoir les instructions de son gouvernement. Samuel de Bruckenthal était le fils d'un roturier saxon, anobli pour avoir défendu la cause des Habsbourg, il accepta de s'attacher Hahnemann comme bibliothécaire et médecin privé. En octobre 1777, le gouverneur et son jeune pupille firent ensemble le voyage de Vienne à Hermannstadt, son nouveau poste. Une récep-

tion triomphale était réservée au nouveau gouverneur et à son protégé.

Dans le sillage d'un personnage si puissant « le plus riche de la contrée, disait-on », Hahnemann vivait presque dans l'opulence. Il avait ses appartements à la résidence, la bibliothèque à sa disposition, il participait à toutes les fêtes. Son esprit avide de curiosité, trouvait à se satisfaire dans l'étude des langues, des races, des coutumes bizarres de ce pays si pittoresque, où la culture européenne subit déjà l'influence orientale. Il fut appelé à donner des soins aux habitants de la petite ville et put étendre ses connaissances par la pratique de sa profession.

Peu après son arrivée, le baron l'avait fait entrer dans l'Ordre de la Franc-Maçonnerie. C'était une haute dignité réservée à cette époque aux personnalités les plus marquantes. Son activité ultérieure ne lui permit pas de fréquenter les loges, mais il resta fidèle à l'ordre et la signature de ses lettres, à la fin de sa vie, porte souvent ces deux lettres : fr. (frère).

Il passa presque deux années dans cette atmosphère de bien-être et de sécurité, mais il avait hâte de consacrer ses études médicales. A regret, il quitta son généreux protecteur le baron de Bruckenthal, et les habitants accueillants de la charmante cité, pour rentrer en Allemagne et préparer sa thèse.

A cette époque des différences existaient dans les universités allemandes, au point de vue des droits à payer pour obtenir le titre de Docteur. Hahnemann vint se fixer à l'Université d'Erlangen, celle où les droits étaient les

moins élevés. Il y resta six mois et soutint sa thèse le 10 août 1779 : « *Conspectus adfectuum spasmodicorum aetiologicus et therapeuticus* ».

La rapidité de ces études est bien faite pour nous étonner ; deux ans à Leipzig où Hahnemann s'occupa de traductions, neuf mois à Vienne près du docteur Quarin, deux ans à Hermannstadt, occupé à des travaux divers, et enfin un semestre à Erlangen pour préparer sa thèse. Seul son séjour à Vienne lui apporta l'enseignement expérimental nécessaire. « C'est au docteur Quarin, dira plus tard Hahnemann, que je dois de porter le nom de médecin. »

On s'imagine combien les études médicales étaient insuffisantes à cette époque. Il est inconcevable qu'une ville comme Leipzig, centre d'enseignement important, ne disposa d'aucun hôpital. Les jeunes étudiants étaient livrés à eux-mêmes. Pourvus d'un titre de docteur après des études théoriques, ils commençaient l'apprentissage de leur profession sur leur clientèle, munis de « quelques recettes » transmises par leurs aînés. Ceux qui travaillaient pouvaient par la suite devenir de bons praticiens, mais la plupart étaient des dangers publics.

Hahnemann se dressa contre cette insuffisance des études et la pitoyable habitude des formules toutes faites. Son esprit critique lui refusait d'accepter comme des vérités les opinions anciennes transmises par tradition, plus que par certitude. Et ainsi, son indépendance l'entraînera sans qu'il en ait conscience, hors des sentiers

battus. Sa ténacité éclairée aplanira la voie ardue qui conduit au succès et par étapes successives il atteindra le but suprême qu'il s'était promis : « soulager et guérir ».

Le souvenir de son pays natal, avec ses rivières, ses vallées, ses forêts, ses collines luxuriantes, avait souvent hanté Hahnemann. Depuis son départ de Meissen, il n'avait revu ni ses parents, ni le cadre enchanteur de son enfance. Dès l'obtention de son titre de docteur, il veut exercer l'art de guérir dans cette Saxe tant admirée, habitée par les fils d'une même race et animée des mêmes élans. Il avait vingt-quatre ans quand il s'installa à Hettstedt. C'était un coin très pauvre de trois à quatre mille habitants, groupés autour d'une mine de cuivre. Cette robuste population ne lui offrit que peu d'occasions d'activité, mais, comme son esprit curieux se pliait aux circonstances, il étudia les questions minières. Peu après, il écrivit un article sur le cancer, qui fit prononcer son nom dans les milieux médicaux. Sans occupation profitable, ni relation qui puisse satisfaire ses besoins intellectuels, il songea à partir.

Au printemps de 1781, il vint s'établir à Dessau, à cinquante kilomètres de là. Cette jolie petite ville, que traverse la Mulde avant de se jeter dans l'Elbe, présentait plus d'attrait pour le jeune médecin. C'était la résidence du duc d'Anhalt-Dessau. Trente années auparavant, le duc avait installé dans une aile du château une école supérieure de jeunes filles. La ville ducale offrait donc à Hahnemann un milieu cultivé et des relations distinguées. De

plus, la proximité des mines du Harz oriental lui permettait de compléter ses connaissances minières et métallurgiques. A ce moment il orienta ses travaux vers la chimie, un laboratoire avait été mis à sa disposition par le pharmacien du lieu, Hasseler.

Hasseler avait épousé la veuve de son prédécesseur et de son premier mariage madame Hasseler avait une fille : Jeanne-Léontine-Henriette Küchler. C'était une belle adolescente de dix-sept ans, elle avait de très beaux yeux, de la gaieté, beaucoup d'entrain, une éducation pratique accomplie, en fallait-il plus pour éveiller de doux sentiments dans l'âme sensible d'un compatriote de vingt-six ans ? Pour réaliser son tendre projet, Hahnemann comprit qu'il devait se créer une situation. C'est pourquoi, à la fin de l'année, il accepta le poste de médecin de l'état-civil à Gommern, près de Magdebourg. C'était une petite agglomération que les prédécesseurs d'Hahnemann avaient dû quitter en raison des ressources insuffisantes. Hahnemann ne fut pas plus heureux. Après un an et demi de solitude et de maigres résultats, il revint à Dessau épouser sa fiancée. C'était en novembre 1782.

Puisque la médecine ne lui donnait pas les satisfactions qu'il en attendait, il s'adonna de plus en plus à la chimie. Son attention fut attirée sur l'ouvrage d'un chimiste français, Demachy, membre des académies de Médecine de Paris et de Berlin. L'ouvrage était consacré au développement de la chimie industrielle, il vulgarisait les procédés de fabrication et démontrait les possibilités de cette branche de l'industrie. Hahnemann traduisit l'ouvrage, en l'augmentant de notes et d'observations personnelles, il

en fit un traité de première importance. Il publia à côté quelques suggestions pratiques sur la gravure sur cuivre, la fabrication des poteries et la construction.

Son emploi à Gommern lui laissait des loisirs, il commença à publier des travaux originaux dans les *Observations médicales*. Le plus important est « Conduite à tenir pour guérir les blessures anciennes et les ulcères indolents ». Pour la première fois, il s'élève contre les idées enseignées à l'époque. Il critique âprement les méthodes préconisées, sans égard pour ses maîtres, ni ses collègues. Son ton agressif laisse pressentir le champion des années qui vont suivre. Il condamne la déplorable habitude des pommades, des cautères, provoquant l'extension des ulcères. Sa réprobation va aux médecins, hélas ! nombreux, qui « refusent leurs soins et s'en remettent au barbier, au berger ou au bourreau, plus par ignorance que par dégoût ».

Dans ce premier ouvrage, il conserve encore quelques idées de l'école classique : le traitement de la ménopause, celui de la fièvre ; il tolère la saignée, dont il combattrait l'abus si violemment par la suite. Il réprouve l'habitude de prendre de l'alcool et du café, il s'élève contre l'usage interne du sublimé corrosif, contre l'application des emplâtres au plomb et des onguents. Avant tout, il réclame la propreté, recommande l'exercice en plein air, les bains chauds et froids et tout ce qui peut apporter agrément et gaieté.

Tant de nouveautés sages et raisonnées révèlent un esprit peu commun qui sait s'élever au-dessus de la routine. Malgré sa franchise un peu rude, on accueille avec sympathie ses publications. Il vivait à Gommern à ce

moment, c'est là qu'il connut les joies de la famille. L'année suivante naissait sa première fille : Henriette. Mais bientôt il va quitter cette résidence tranquille et reprendre le cours de sa vie vagabonde.

Hahnemann se fixa à Dresde en 1785. Il recherchait les agglomérations. Toujours avide de connaissances, il éprouvait le besoin d'évoluer dans un milieu savant, en rapport avec sa valeur scientifique et sa culture. Sitôt son arrivée, il se lia avec les conservateurs de la librairie ducale, dont tous les ouvrages lui furent accessibles. A cette époque il fit la connaissance de Lavoisier, qui devait quatre ans plus tard être victime de la révolution. Mais, sa nouvelle résidence ne lui apportait pas la satisfaction qu'il en attendait, trop jeune et peu connu, il avoue n'y avoir pas joué de « rôle brillant ».

Il entra en relation avec le docteur Wagner, médecin légiste, qui l'invita à suivre sa consultation à l'hôpital. Wagner reconnut la grande valeur de son jeune confrère et pendant une maladie, Hahnemann fut autorisé à le remplacer à l'hôpital, « ce vaste champ d'étude pour un philanthrope » dit-il. C'était une grande satisfaction pour le jeune praticien d'avoir des malades à lui et de les diriger à son gré. Il put enrichir son expérience de nombreuses observations. A la mort du docteur Wagner, Hahnemann postula la place vacante, mais la préférence fut donnée à un vieux médecin de la ville.

En même temps, il poursuivait ses recherches dans le domaine de la chimie et publiait un petit travail sur

La manière de reconnaître la qualité ou la falsification des médicaments, puis une étude sur *Le Chauffage par la houille*, et une autre sur *L'Analyse du vin*. Mais l'œuvre littéraire dépasse de beaucoup l'œuvre médicale. Hahnemann laisse un temps les travaux scientifiques, il traduit de l'anglais une œuvre délicate *Héloïse et Abélard*, où il fait revivre dans un style élégant l'histoire poétique des amants malheureux.

L'œuvre d'Hahnemann s'accroît sans cesse, il publie à cette époque une étude sur *L'Empoisonnement par l'arsenic*, dont la chimie judiciaire a tiré le plus grand bénéfice. Il ajoute trois nouveaux textes à ceux déjà connus dans la recherche du toxique. Puis il demande la prohibition de l'arsenic, alors cédé sans formalité sous le nom de « poudre contre la fièvre ». Il rédige une série de prescriptions au sujet de la vente des poisons, qui sont encore de nos jours universellement respectées.

Il profite de cette publication pour donner libre cours à ses convictions sur l'insuffisance de la médecine. Il dénonce les méthodes thérapeutiques avec la véhémence d'un prophète : « Un grand nombre de causes, dit-il, ont » depuis plusieurs siècles ôté à la médecine toute sa » dignité. Elles en ont fait un misérable gagne-pain, un » dégradant commerce de prescriptions, un vil métier, où » les charlatans côtoient les vrais disciples d'Hippocrate, » à tel point que la vérité est devenue impénétrable..... » Quel est l'honnête homme qui saura s'élever au-dessus » de cet essaim... pour rénover une telle décadence et » purifier la médecine en lui rendant sa noblesse. »

En 1789, l'œuvre d'Hahnemann commençait à devenir importante : traductions, essais, ouvrages originaux,

représentent plus de 2.000 pages. C'est là un exemple de l'esprit universel de cet homme, qui s'adapte avec une aisance égale à la chimie, à la médecine, à la littérature. Mais tout ceci n'est encore que le prélude de son œuvre réelle.

Le temps s'enfuyait au milieu du travail intensif : « Ces » quatre années, dit-il, passèrent si vivement que ma famille » s'accrut comme un héritage inespéré vous fait riche. » A la fillette née à Gommern, étaient venus se joindre un fils Frédéric en 1786, et une autre fille Wilhemine en 1788. Hahnemann cherchait à se rapprocher de Leipzig « la ville du Livre », vers laquelle il partait en 1789, à la saint Michel.

La santé délicate de ses enfants avait incité Hahnemann à s'installer dans la banlieue de Leipzig. Ils y trouvaient un air plus pur et la famille pouvait y vivre plus économiquement que dans la cité. Hahnemann avait à lutter contre une misère de plus en plus sombre : une clientèle nombreuse aurait pu assurer à tous confort et bien-être, mais sa conscience se révolta à l'idée de rester attaché à une profession qui promettait toujours le bien et ne le donnait jamais. Depuis qu'il était médecin, il avait cherché à guérir, mais dix années d'expérience lui avaient montré la vanité d'un tel espoir. La profession médicale le décevait chaque jour davantage, il en était venu à ne l'exercer qu'avec de terribles doutes et préférer assurer l'entretien des siens par ses traductions et ses écrits. Il traduisit à cette époque : *L'Avis aux femmes*, de Grigg; *Recherche*

sur la *Phtisie pulmonaire*, de Ryan et un *Traité de matière médicale*, de Monro.

Pourquoi Hahnemann en était-il arrivé à prendre une aussi grave résolution ? L'art médical n'avait plus sa foi. Les bases de la médecine avec son enseignement, ses habitudes et ses pratiques, qu'il jugeait dangereuses, révolutionnaient sa conscience d'honnête homme. Il s'insurgeait avec violence contre l'abus des purges, des saignées, de l'inanition, encore souvent considérée comme nécessaire. Mais, par-dessus tout, il ne pouvait admettre l'usage de remèdes dont l'emploi n'était basé que sur d'incertaines traditions.

Pourtant il ne se désintéressait pas de la santé de ses semblables et trouva un refuge passager dans l'hygiène et la diététique. Il consigna ses précieux conseils dans un merveilleux traité d'hygiène *L'Ami de la Santé*.

Hahnemann préconise dans son petit ouvrage d'utiles et sages règles de vie qui resteront toujours des vérités dans quelque pays et milieu que ce soit. Au premier chef il recommande la propreté de la maison, du lit, des vêtements, l'aération du logis, l'usage des bains, des ablutions, l'exercice physique régulièrement accompli au grand air. Puis il met en garde contre le travail trop intensif et les émotions fortes.

L'urbanisme, un des bienfaits de la civilisation moderne, n'existait pas à cette époque. Hahnemann attire l'attention sur la question des taudis, des ruelles tortueuses et de l'eau potable, cette source de vie, dont l'insuffisance causait tant d'épidémies meurtrières.

Il se montre partisan du mariage, le recommande à

tous les célibataires bien portants, hommes et femmes, l'estimant nécessaire au bien-être et au calme de l'esprit : « Les sentiments sans nom qui vous assaillent, dit-il, » trouveront une voie tranquille dans la vie heureuse du » mariage. » Au sujet des enfants, il rappelle la devise de J.-J. Rousseau : « L'éducation la plus précoce est la plus importante ». « L'éducation de l'homme commence à sa naissance. »

L'ouvrage dans l'ensemble est un petit chef-d'œuvre, où l'auteur se montre tour à tour émouvant, sérieux, spirituel. Il alterne la causerie aimable avec l'humour et les avis pleins de gravité, cherchant à éduquer son lecteur sous une forme facile et plaisante. En guise de conclusion il écrira : « La modération et la sévérité sont les premières » vertus sans lesquelles il n'y a ni bonheur, ni santé. Il » faut contrôler ses passions surtout celles dégradantes, » susceptibles d'affaiblir et d'appeler la maladie. »

Enfin, plus loin, il rappelle que : « L'air, l'eau fraîche » et le mouvement libre en plein air sont, en règle générale, les conditions essentielles du bien-être, qui donnent la puissance à vos muscles, assureront un fonctionnement parfait de chaque organe et un développement harmonieux de tout votre individu. »

Tout dans l'œuvre d'Hahnemann révèle le précurseur. Les règles élémentaires de l'hygiène étaient encore méconues à la fin du dix-huitième siècle. Hahnemann a compris qu'hygiène et santé sont étroitement solidaires, il veut montrer qu'on ne saurait atteindre l'une sans l'autre. Et, dans cette voie si nouvelle, il énonce des vérités que personne ne saurait désavouer de nos jours. Il veut éclairer,

éduquer le peuple ; c'est à lui qu'il dédie *L'Ami de la santé*. Mais, son but n'aurait pas été complet, s'il n'avait mis en lumière cette interdépendance du corps et de l'esprit : la santé de l'esprit conditionne celle du corps. Dans son souci de perfection, il se fait un instant moraliste. On retrouve les sobres principes de la morale paternelle : Christian-Gottfriedt était mort en 1784, mais il revivait dans son fils, car Hahnemann avait dit en l'admirant : « Ne suis-je tenu de l'imiter ? »

IV. — LA PREMIÈRE PIERRE

DE L'ÉDIFICE

L'activité débordante d'Hahnemann comme écrivain, son étonnante érudition et ses connaissances dans les domaines les plus divers lui valaient des marques de distinction. Il devint membre de la Société Économique de Leipzig et peu après l'Académie princière de Mayence le reçut dans son sein. Le renom mérité qui l'entourait aurait pu lui assurer une clientèle brillante, mais il se refusa d'exercer un art qui ne lui apportait que désillusion. C'était de l'héroïsme, car les soucis matériels étaient un sujet de préoccupations constantes pour sa famille déjà nombreuse : quatre fillettes et un garçon. Hahnemann abandonnait l'espoir d'améliorer de longtemps la situation déjà si précaire des siens.

Son désarroi dut être plus grand qu'on ne peut l'imaginer. La douleur a ses allègements si elle est partagée, mais Hahnemann n'eut pas la consolation de trouver à son foyer un tendre soutien. Henriette Küchler, désespérée de voir ses enfants privés du nécessaire, lui apporta plus de lamentations que de sollicitude. Comment aurait-elle pu concevoir qu'avec sa célébrité, son mari était incapable de lui apporter le plus petit bien-être ? La vieille maman

d'Hahnemann, qui avait entouré de tendresse l'enfance de son fils préféré, aurait compris tant de scrupules, mais elle n'était plus de ce monde !

Tandis qu'il reconnaissait impuissantes les ressources de son art, une grave épidémie mit en danger la vie de ses enfants. Désarmé contre la maladie, le père tremblait pour les siens, « serait-il donc possible que la Providence ait » abandonné l'homme sa créature, sans secours certain » contre la multitude d'infirmités et de maux qui l'assiègent incessamment ? » Cruelle situation où le cœur d'un père subit une rude épreuve, où la tendresse veille avec anxiété. Dans le recueillement de la prière, Hahnemann pensa : « Puisqu'il y a un Dieu qui est la bonté, » la sagesse même, il doit y avoir un moyen créé par lui » de guérir les maladies avec certitude. » Et comme touché par la grâce divine, le seul but de son existence sera désormais de résoudre ce vaste problème.

Parmi les œuvres étrangères qu'Hahnemann traduisit alors, l'une d'elles devait avoir sur la direction de sa pensée et sur l'avenir de la médecine, l'influence la plus inattendue. Il avait entrepris depuis quelques mois la traduction de la matière médicale de Cullen. En étudiant les effets du quinquina du Pérou sur l'organisme, Hahnemann fut frappé par les contradictions de l'auteur. Cullen citait sans les expliquer les résultats paradoxaux obtenus par l'action du quinquina suivant les doses employées. Cette affirmation l'intrigua, fit naître chez lui un doute et le désir d'une expérimentation nouvelle. C'est ainsi qu'il résolut de chercher sur lui-même les propriétés du médicament.

L'absorption de doses massives de quinquina (13 gr. par jour), pendant plusieurs jours, provoqua frissons, chaleur, sueurs : il ressentit les symptômes d'un état fébrile intermittent, analogue à celui que le quinquina guérit. Des expériences minutieusement renouvelées sur lui-même et sur d'autres personnes donnèrent des résultats identiques et constants. Par déduction logique, Hahnemann fut conduit à énoncer ce principe :

« Le quinquina, qui détruit la fièvre, provoque chez le » sujet sain les apparences de la fièvre. »

La publication de ces expériences va éveiller la curiosité des uns, le scepticisme des autres. Une controverse se déclanche à ce sujet, dans laquelle les sommités médicales de l'Europe centrale vont s'affronter sans aménité. Pour le Dr Altschul, de Prague, la probité d'Hahnemann ne fait aucun doute, et les symptômes notés au cours de ses expériences ont plus de valeur qu'une simple coïncidence. Le professeur Bokodys, de Budapest, ne voit dans l'état fébrile observé que le réveil d'un paludisme latent depuis le séjour d'Hahnemann en Transylvanie. Plus tard, Behring de Marbourg défendit la vieille école, en faisant valoir que la seule preuve de la fièvre c'était le thermomètre et qu'il n'existait pas à cette époque.

Devant ces attaques, Hahnemann ne poursuit ses recherches qu'avec une extrême minutie. Au risque d'altérer sa santé, il soumet son organisme à de nombreuses expériences. Il note les résultats avec prudence, afin de ne rien publier sans une absolue certitude.

Mais une première question se posait : le quinquina était-il le seul médicament à se comporter ainsi, était-ce

un fait isolé, ou bien en serait-il de même des autres remèdes ? Hahnemann expérimenta successivement : l'ipéca, la belladone, le mercure. Chaque fois il obtint une réponse affirmative. La découverte de cette propriété curieuse du remède allait-elle guider Hahnemann vers le principe éternel déjà pressenti par Hippocrate et ses élèves ? Devant la constance des résultats et les preuves indiscutables, il déduit, moitié par intuition, moitié par logique, le principe de la loi de similitude :

« Les substances, qui produisent un genre de fièvre, » font disparaître le type de la fièvre intermittente. »

Hahnemann s'était éloigné de la profession médicale parce qu'elle ne répondait plus au grand idéal qu'il s'en était fait, maintenant il revenait à la médecine, sa véritable vocation, avec une ardeur et un espoir renouvelés. Désormais le rapport naturel et véritable qui lie d'une manière indissoluble le médicament et la maladie était découvert, il ouvrait le champ à la véritable médecine expérimentale. Hahnemann ne mesura pas aussitôt toute l'ampleur de sa découverte, pourtant il était sur la voie du succès.

Cette loi allait-elle modifier profondément l'art médical ou s'avérer fausse comme tant d'autres ? Des critiques s'élevaient, de plus en plus âpres, autour de la personnalité du réformateur et de son œuvre. Le combat s'engageait déjà.

Au fur et à mesure que ses convictions s'affermiront, Hahnemann deviendra plus agressif, et il attaquera la médecine de son temps sans réserve ni égard pour ses maîtres et ses confrères. L'occasion lui en sera donnée par la mort de Léopold II d'Autriche en 1792.

Le souverain qui disparaissait était adoré de ses sujets.

Clairvoyant et diplomate, il avait su maintenir la paix en Autriche, malgré les menaces de l'Empire allemand et les soubresauts de la Révolution française. Tous les espoirs étaient placés dans ce prince généreux, sa mort plongea son peuple dans la consternation. La soudaineté de ce dénouement sembla si bizarre que les médecins de la cour subirent de violentes attaques et l'on réclama que la lumière soit faite sur la maladie et la mort du souverain.

Le médecin du roi, Lagusius, assisté des professeurs Stöeck et Schreibers répondit avec une négligence évidente. Hahnemann le prit violemment à partie, dans un bulletin *L'Anzeiger der Deutschen*, édité par un de ses amis, Il apporta sa réprobation contre les quatre saignées infligées en 24 heures au souverain, alors que la première n'avait donné aucun résultat. Comment un organisme déjà débilité pourrait-il supporter les assauts de tels traitements. « La science pâlit devant un tel fait. » La nuit suivante l'auguste malade fut pris de terribles convulsions et de vomissements. Les médecins l'avaient abandonné, le plus jeune des consultants le déclarant hors de danger. Quelques heures après il s'éteignait en la seule présence de l'Impératrice..... Hahnemann somma Lagusius de se justifier publiquement. Cet article violent fit sensation. Lagusius promit un compte rendu complet, personne ne le vit jamais.

Hahnemann prenait résolument position. Il devenait adversaire convaincu de la saignée, des purges, des vésicatoires, des emplâtres, des setons, des vomitifs et du mélange des médicaments. Les saignées ne purifient pas plus le sang vicié que les vésicants ne délivrent des mau-

vaies humeurs. L'un et l'autre affaiblissent l'organisme ; croire à leur vertu curative est purement illusoire.

Il entreprit une véritable croisade contre ces pratiques qu'il jugeait dangereuses. Mais son ton autoritaire et intransigeant va nuire à l'influence qu'il voudrait acquérir. Au lieu de convertir avec patience, il partit en guerre avec une fougue inconsidérée. Il batailla avec acharnement, d'autant plus qu'il se voyait incompris et raillé.... Au lieu de faire des adeptes, il recueillera plus de sourires dédaigneux que d'approbation.

A partir de 1790, Hahnemann a compris que ses découvertes vont le conduire à des vérités médicales, soupçonnées seulement d'une lointaine antiquité. Mais il n'était pas encore parvenu à entrevoir clairement les principes nouveaux, ni à jeter les bases d'une nouvelle méthode thérapeutique, qu'il voulait irréfutable dans le moindre détail. Son intelligence était en effervescence et l'on comprend au bouillonnement de sa pensée, que de grandes vérités sont prêtes à se faire jour. Pendant les années qui vont suivre, sa vie sera le reflet de son âme, une vie tourmentée à l'image de son inquiétude intérieure. Tantôt à la ville, tantôt à la campagne, il va errer sans savoir où jeter l'ancre.

Dans l'air pur de la campagne la jeune famille s'est fortifiée. La santé des enfants rétablie, Hahnemann quitte la banlieue de Leipzig et émigre à Gotha au printemps de 1792. C'est le prélude de sa vie vagabonde. C'est aussi la période la plus misérable, la plus orageuse de son existence.

Installé dans une maison basse en bordure de la route, une chambre unique abrite la nombreuse famille. Vêtu comme les plus pauvres et chaussé de sabots, Hahnemann travaille dans un coin de l'humble logis, séparé des siens par un simple rideau. Ses productions semblent miraculeuses, si l'on considère les conditions dans lesquelles il les conçoit. Malgré les plus dures épreuves, il conserve la maîtrise de sa pensée.

Le duc de Saxe-Gotha s'intéressait à ses travaux. Il vint en aide à sa détresse, sans offenser sa fierté. Tandis que sa famille demeurait à Gotha, il mit à la disposition d'Hahnemann son château de chasse de Georgenthal pour y soigner les malades de l'esprit. Le seul dément qu'il y soigna fut un écrivain : Klockenbring. L'abus de la bonne chère et du vin avait altéré la santé de l'homme de lettres, puis une épigramme de Kotzebue lui avait fait perdre la raison. Hahnemann mit en œuvre un traitement de son choix. Rompant avec l'habitude des châtimens corporels jugés nécessaire, il usa d'une grande douceur. Il observa son malade, cherchant le plus possible à gagner sa confiance. Aucune visite ne fut tolérée, pas même celle de sa femme, l'isolement étant l'état le plus propice au repos de l'esprit. Hahnemann mit en pratique le mot de Schakespeare : « Le repos est la mère nourricière de la nature ». Une règle stricte appliquée avec bienveillance et humanité, telle était la nouveauté.

Klockenbring fut guéri. En vain Hahnemann cherchait-il à attirer d'autres malades de l'esprit à Georgenthal. Les voyages pénibles et coûteux faisaient obstacle aux longs déplacements. De plus les habitants étaient intrigués par

ce médecin à la fois célèbre et pauvre. Comme on demandait un jour à l'intendant du domaine s'il y avait dans le château, beaucoup de fous, soignés par Hahnemann ; « il n'y en a qu'un, répondit-il, c'est lui-même. »

Les revenus étaient minimes, et le besoin de changer d'horizon se faisait sentir. Hahnemann quitta le gîte hospitalier de Georgenthal pour le village voisin de Molschleben. Un séjour de dix mois verra naître son 6^e enfant, Ernst, qu'il perdra l'année suivante. Les ressources insuffisantes laissaient la famille dans une situation difficile. Le pasteur relate qu'Hahnemann se présenta au baptême de son 2^e fils en robe de chambre et en pantoufles, autant par misère que par humilité.

Un nouvel exode conduit Hahnemann à Waldeck-Pyrmont. Au cours du voyage, un accident mit la famille en danger, et le dernier-né, le petit Ernst, ne survivra que quelques mois à ses blessures. Hahnemann pensait trouver dans cette coquette cité le calme propice à ses travaux. C'était une station estivale, enfouie dans la verdure, située dans la vallée de l'Eder. Résidence princière, richement fréquentée, la vie coûteuse de cette ville de luxe l'oblige à repartir quelques mois plus tard. Il s'arrête à Braunschweig, où il publie *Un cas de folie*, inspiré par la guérison de Klockenbring. Il fait l'acquisition d'une maison, semble décidé à se stabiliser, mais il n'y demeure pas. On le retrouve un moment à Wolfenbittel, puis à Koenigs-lutter, à la frontière du Magdebourg. Cette ville le retient, on le pense assagi, mais il n'est que sous l'empire d'une inspiration nouvelle. Dès que l'idée s'est fait jour, il part chercher sous d'autres cieux la source de nouvelles vérités.

Hahnemann a l'intention de retourner à Gotha et sollicite en vain un poste de médecin des services publics. A ce moment il est envahi par la correspondance de malades qui implorent son secours. Sa situation toujours difficile l'incite à réclamer des honoraires pour ses soins par correspondance, ce qui le fait sévèrement critiquer.

Vers 1800, il est installé dans la banlieue Hambourgeoise, mais la vie matérielle devient impossible à la pauvre famille et il doit se réfugier à Moelle. L'année suivante, il est à Machern en Saxe, près de Leipzig, où les clients viennent le consulter en grand nombre. Sa situation s'améliore, mais un nouveau tourment de sa pensée le fait émigrer à Eilenbourg, sur la Mulde. Il se fait construire une maison, mais il ne l'habite pas. Il séjourne quelques mois à Witenberg, puis à Dessau, la patrie de sa femme. Enfin l'année 1804 le voit se fixer à Torgau : c'est la fin de sa vie vagabonde.

Les idées nouvelles s'étaient peu à peu élaborées, mais le jalonnement de la voie ne s'était pas opéré sans à-coups. Par intermittence, Hahnemann pressentait qu'une vérité allait se faire jour, il se réfugiait et « n'appartenait plus qu'au véritable enfantement intellectuel qui se préparait en lui ». Puis l'idée se précisait et le calme renaissait. Quinze années de ténacité et la grande conception prenait sa forme définitive. La paix et la stabilité pouvaient à nouveau s'unir dans son cœur.

V. — SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR

Primo non nocere.

(HIPPOCRATE.)

En dépit des privations, des soucis, des embûches, Hahnemann a poursuivi ses investigations dans la voie non explorée. Les succès ont été laborieusement acquis. En 1789, il publiait *Instructions aux Chirurgiens sur les maladies vénériennes*, où il affirmait un rapport étroit entre la syphilis et les accidents des traitements mercuriels. En 1792, son étude sur le Quinquina le conduisait au premier énoncé de la « loi de la Similitude ». Encore quelques années d'expérimentation et la lumière se faisait complète. En 1796, la méthode nouvelle prenait corps : c'est la date de naissance de l'*Homœopathie*.

Hahnemann publie le résultat de ses travaux dans le *Journal de médecine pratique*, dirigé par son ami Hufeland : « Essai sur un nouveau principe pour démontrer la valeur curative des substances médicinales ». Il expose ainsi les principes fondamentaux de sa méthode :

... « Le plus grand nombre de médicaments produisent » un double effet : un effet direct et un effet secondaire » opposé au premier. » Hahnemann insiste sur ce fait que l'effet direct est toujours palliatif, il en tolère l'usage dans les maladies aiguës, mais il est dangereux et nuisible dans les affections chroniques, celles-ci ne seront améliorées

qu'en leur opposant l'effet secondaire du remède. On peut dire ici comme de toute révolution : le premier effet porte, le second effet dure.

... « Pour découvrir les véritables propriétés médicinales » d'une substance dans les affections chroniques, on doit » porter son attention sur la maladie artificielle particulière qu'elle provoque ordinairement dans l'organisme, » afin de l'adapter à un état pathologique très analogue » qu'il importe d'écarter. »

... « Pour guérir radicalement certaines affections chroniques, on doit chercher des remèdes qui provoquent » ordinairement dans l'organisme humain une maladie » analogue..... La millefeuille, à doses modérées, est d'un » excellent usage contre les hémorragies chroniques, tandis qu'employée à doses plus élevées, elle est capable » d'en provoquer..... Il n'y a rien d'étonnant à ce que la » valériane, à doses faibles, guérisse les affections provenant d'une trop grande irritabilité, puisqu'à doses plus » fortes, elle exalte à un si haut degré l'irritabilité du » corps..... Le café, source d'insomnie, engendre le sommeil s'il est absorbé à petite dose. »

Hahnemann cite encore de nombreux médicaments, dont les effets secondaires font merveille dans les affections chroniques, contrairement à l'usage pour lequel on les utilisait jusque-là.

On voit poindre ici la nouvelle formule : « *Similia similibus curantur* ». C'est la généralisation du premier énoncé de la loi de similitude qu'il fit en 1792. Pour la première fois Hahnemann l'oppose au vieil axiome : « *Contraria contrariis* », universellement appliqué jusqu'ici.

La nouvelle conception signifiait une complète revision de la thérapeutique traditionnelle. Hahnemann cherche à simplifier la médecine, à la rendre plus rationnelle au moyen de l'expérience. Il a montré le lien qui unit la maladie et le médicament, il devient simple de guérir. Mais alors quel sens attribuer aux ordonnances savantes ? Il ne se fait pas faute de ridiculiser les recettes compliquées, copiées dans les formulaires, avec leurs bases, adjuvants correctifs, excipients : « Comment croire, dit-il, que la » mixture puisse réaliser tous les effets que vous attendez » de ces ingrédients, comme si les corps ne réagissaient » pas les uns sur les autres. La nature aime la simplicité, » on peut réaliser beaucoup avec un seul remède, tandis que » vous réaliserez peu avec beaucoup. Imitiez la nature!!! »

Et plus loin encore il s'exprime ainsi :

« Plus nos recettes sont compliquées, plus l'obscurité devient grande... Il me semble que le chef-d'œuvre » de l'art est de prescrire les médicaments à propos et » non de les entasser pêle-mêle... Hippocrate cherchait » dans un genre de maladies, quelles étaient les plus » simples, celles-là, il les observait avec soin., il ne leur » opposait qu'un à un des moyens simples... Voilà comment il lui était possible de voir ce qu'il voyait et de » faire ce qu'il faisait ! »

» Jamais on ne fut plus près de découvrir l'art de » guérir qu'à l'époque d'Hippocrate... Tous les siècles » postérieurs se sont plus ou moins écartés de la voie » tracée par lui. »

Hahnemann renouvait une loi vieille comme le monde. La science est comme la mode un éternel recommencement.

Hippocrate, toujours le premier, utilisa la loi des semblables. Chacun connaît la phrase cent fois répétée : « La maladie est produite par les semblables et par les semblables, que l'on fait prendre, le patient revient de la maladie à la santé. La fièvre est supprimée par ce qui la produit et produite par ce qui la supprime. »

Au ^x^e siècle, la savante école de Salerne dispensait l'agarc, le plantain et la mirrhe aussi judicieusement qu'Hahnemann le fera huit siècles plus tard.

Paracelse, au moyen âge, connaissait la loi d'analogie, il s'exprimait ainsi : « Les noms des maladies ne servent pas pour l'indication des remèdes ; c'est le semblable qui doit être comparé avec le semblable et cette comparaison sert à découvrir les arcanes pour guérir. »

Dans un ouvrage d'Antoine Storck, médecin de la cour de Vienne, en 1763, on retrouve l'exposé du principe de similitude : « Si le stramonium fait devenir folles les personnes qui jouissent d'une bonne santé, en leur troublant l'esprit, ne peut-on pas faire des expériences pour découvrir si cette plante, par le trouble qu'elle porte dans le cerveau en changeant les idées et l'état du sensorium commune ; ne peut-on pas, dis-je, éprouver si cette plante ne remettrait pas dans l'état sain l'esprit de ceux qui l'ont altéré et qui sont fous ; et si par le changement qu'opérerait le stramonium dans ceux qui ont des convulsions, en les mettant dans un état contraire à celui où ils étaient, il ne les ferait pas cesser ? Cette idée, quoique tirée de fort loin, n'a pas manqué cependant d'être justifiée par d'heureux résultats. »

C'est dire que beaucoup pressentirent la loi de simili-

tude : Hahnemann tire sa gloire de l'avoir exprimée et de lui avoir donné l'expérience comme fondement.

L'insuffisance de la thérapeutique ancienne, le danger des méthodes enseignées ont été reconnus très tôt par le réformateur, mais il n'a voulu saper le vieux bâtiment médical qu'après mûres « Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies ». Hahnemann analyse et fait une critique sévère des systèmes thérapeutiques : « Il n'y a jusqu'à présent, dit-il, que trois méthodes de traitement reçues : la cure du nom, celle des symptômes et celle des causes ».

« La cure du nom est la méthode la plus commode de toutes. Le malade a-t-il la goutte ? Donnez-lui de l'acide sulfurique. Le remède du rhumatisme est le mercure. La scylle convient dans l'hydropisie. Ici le seul nom de la maladie suffit à déterminer l'emploi du moyen, dont une expérience grossière et peu concluante a cru parfois remarquer les bons effets... Ami, ne vois-tu pas qu'il existe peut-être vingt sortes de fièvre, qu'un empirisme stupide a jeté dans un même moule ? »

... « La cure du symptôme devint une nécessité... : la faiblesse demande des fortifiants ; la putridité, des antiseptiques ; les douleurs, des anodins ; les spasmes, des calmants ; la constipation, des laxatifs ; la suppression d'urine, des diurétiques ; la sécheresse de la peau, des diaphorétiques... La thérapeutique se trouva tout d'un coup établie... De toutes les fausses méthodes curatives, c'est aussi celle-là qui durera le plus longtemps, parce qu'elle n'oblige pas à penser et à réfléchir beaucoup. Il est très flatteur pour celui qui l'adopte d'avoir la puissance de

provoquer la sueur ou l'urine, d'apaiser les douleurs, d'exciter, de relâcher, d'inciser, de révulser, de fortifier, de rafraîchir, et le tout d'après les ordres qu'il donne aux cohortes de ses médicaments... Le cher docteur fait beaucoup, produit des effets évidents..., mais rarement procure la santé... »

... « La cure des causes ?... Il est dans la nature de l'esprit humain de chercher autour de lui les causes des phénomènes. Aussi, dès qu'une maladie apparaît, voit-on chacun s'empresse de lui attribuer une cause quelconque...

Et Hahnemann passe en revue toutes les doctrines qui ont vainement tenté d'expliquer la cause des maladies : la révolte des archées, l'irritation, l'âcreté des humeurs et beaucoup d'autres encore...

... « Ce qui me suffit, continue Hahnemann, c'est qu'en apparence jamais chef de secte n'a moins connu la nature, mais que nul, non plus, n'a mieux possédé l'art de manier la dialectique pour ériger en maximes absolues quelques propositions, qui ne paraissaient nouvelles qu'à cause de la manière étrange dont elles étaient présentées...

... « Il n'y a de sottise que quelque sophiste n'ait déjà soutenue. »

Hahnemann s'applique à démontrer que la seule médecine rationnelle est celle qui s'appuie sur l'expérience, et non sur l'incertaine tradition ou sur l'imagination. Pour divulguer ses idées, il doit se résigner à mille persécutions.

Vers cette époque Hahnemann venait de publier une courte étude : « Petit opuscule de secrets utiles », où il exposait les moyens de prévenir la fièvre scarlatine. En

même temps, il agissait la grave question des honoraires dus aux médecins, souvent dupes des clients de mauvaise foi.

Ses âpres critiques de la médecine contemporaine avaient irrité nombre de médecins, par ailleurs les pharmaciens l'avaient en exécution, car il s'était fait une loi de n'administrer que des médicaments préparés par lui-même. Un groupe de mécontents s'éleva contre lui, critiquant ses agissements mystérieux et ses pratiques déloyales. On l'accusa en dernier ressort, de ne rien faire entrer dans ses remèdes.

Hahnemann devait de se justifier, d'autant plus que son ami, le conseiller Becker de Gotha, en avait pris ombrage. Il le fit avec droiture. Il raconta à ses accusateurs comment il avait découvert ce pouvoir de la belladone : « Trois » enfants d'une même famille avaient été atteints d'une fièvre » scarlatine grave, une quatrième, l'aînée, qui jusqu'alors » avait fait usage de la belladone à l'intérieur, pour un mal » extérieur aux articulations des doigts, fut, à ma grande » surprise, respectée par la maladie, quoiqu'elle fût tous » jours la première à ressentir les atteintes des autres épidémies. Cet événement fut pour moi une démonstration... »

En guise de justification, Hahnemann fait paraître quelques mois plus tard une nouvelle étude : *Le traitement prophylactique de la fièvre scarlatine*. Dans cet opuscule il expose sans aucun mystère tout ce que l'expérience lui a enseigné sur cette maladie. C'est après avoir bien observé qu'il a constaté cette vertu de la belladone. Il ajoute à son exposé nombre d'observations cliniques où la belladone, prise à petites doses, s'est montrée infiniment salutaire pour prévenir cette affection.

Son accent de sincérité, qui le fit réconcilier avec Becker de Gotha, resta sans effet sur ses adversaires. Ceux-ci ne désarmeront pas. La petitesse des doses et la dilution des médicaments semblaient, il faut l'avouer, une question bien accessoire dans la lutte entreprise par eux. L'intérêt scientifique n'apparaît à aucun moment comme étant leur préoccupation dominante, et n'est-ce pas l'intérêt, tout court, qu'ils avaient comme véritable guide ? Il est permis de le croire, car ses collègues ligüés avec les apothicaires ne lui épargneront aucune chicane, aucune tracasserie.

Hahnemann, il est vrai, se fera un malin plaisir de répondre et toujours avec finesse. Laissons-le conter :
« Entre nous soit dit, notre pratique entière repose sur
» deux ou trois innocentes mixtures déjà connues dans les
» pharmacies, deux ou trois poudres composées, qui s'ap-
» pliquent à tous les cas, une précieuse teinture nervine
» et fortifiante, quelques juleps et une couple de pilules :
» les unes purifiantes, les autres apéritives. Mais nous nous
» en trouvons fort bien. Mes chevaux couverts de sueur
» s'arrêtent à la porte de N..... Je descends avec l'empresse-
» ment d'un homme qui apporte le salut..... Déjà l'on a
» ouvert les deux battants de la porte qui mène à la chambre
» du malade ; les assistants, muets, la tête baissée, la véné-
» ration, la confiance et la prière peintes dans les traits,
» s'empressent de conduire le sauveur vers le lit... Com-
» ment avez-vous passé la nuit, mon cher ?... Voyons
» votre langue..., et votre poulx. On cessera la poudre que
» j'ai prescrite hier, cette potion sera prise toutes les demi-
» heures, alternativement avec ces pilules, après quoi on
» donnera ce julep..... Aspirer lentement une prise de

» tabac, prendre sa canne et son chapeau, faire à chacun
» une salutation proportionnée à l'influence qu'on lui
» suppose dans la maison, voilà le grand jeu..., que nous
» faisons payer à titre de visite, et que nous répétons
» autant de fois dans la journée que la mine attristée des
» assistants le rend nécessaire. »

Voilà la verve caustique d'Hahnemann qui irrita tellement ses détracteurs. Conteur élégant, son style incise et taille à la manière de La Bruyère. La joute était serrée avec un adversaire si délicatement spirituel. Dans un essai, *Du choix d'un médecin*, sa plume acérée esquisse avec leurs travers des silhouettes de médecins admirablement peintes. Ignorants, pingres, prétentieux, rapaces sont campés à tout jamais. Il conclut : « Avant de choisir votre médecin, observez bien encore comment il se comporte avec les malades » pauvres et si, dans son cabinet, quand il est seul, il s'occupe de travaux sérieux. »

On ne pouvait donner plus libre cours à ses convictions. Hahnemann était libre de toute attache, il était dissident. Aucun lien, aucun intérêt n'auraient pu l'empêcher d'émettre ses opinions.

La réplique adoucit l'injure, dit-on, c'était une petite consolation remportée sur ses adversaires, dont les brimades l'obligèrent si souvent à émigrer. Néanmoins, à cette époque de grande agitation et de misère, Hahnemann se tenait comme un investigateur avisé, dominant de très haut le niveau moyen de ses collègues, qui le persécutaient pour ne pas l'avoir compris.

VI. — L'ORGANON

Hahnemann se fixe à Torgau en 1804. Il va connaître la stabilité, le repos : repos bien mérité après sa jeunesse délicate, son adolescence studieuse, ses débuts orageux. Son œuvre considérable l'a depuis longtemps placé au premier plan, mais la fortune n'a pas suivi la voie rapide de la renommée. Ému par la souffrance humaine et doté d'une âme généreuse, il n'a pas voulu se pencher vers l'homme sans lui apporter un secours certain et non de vaines paroles. Jusqu'ici littérateur par nécessité, il revient désormais à la pratique de la médecine. De tous points on accourt vers lui, qui accueille les malades avec sollicitude, pour les avoir si bien analysés.

Il atteint cinquante ans, c'est la première fois qu'il connaît les douceurs d'un foyer confortable. Depuis longtemps il a pardonné à sa femme — Madame Henriette, comme il l'appelait — les mauvaises humeurs et les récriminations des jours difficiles. Il lui savait gré d'avoir élevé sa nombreuse famille au travers d'épreuves sans nombre. Il faut avouer que c'était une femme énergique, volontaire et dévouée. L'aisance arrivée, elle conservait la simplicité des jours où elle avait dû pétrir son pain, convaincue que l'économie est la première qualité d'une femme de maison. Elle était plus ménagère que femme d'esprit ; toutefois,

elle comprenait la musique, touchait agréablement du clavecin et composait parfois une romance. Sans relation, ni amies, elle admirait son mari sans prendre part à ses travaux. En un mot, c'était la même femme que dix ans plus tôt, avec en plus un point d'orgueil légitime et discret d'être sortie victorieuse du pénible combat.

Elle avait donné à ses filles une éducation sévère, les élevant à son image dans la simplicité et l'économie. Peu soucieuses de la toilette, leur mise demeurait d'une grande simplicité, alors que leur situation eût pu leur permettre un peu plus de fantaisie. La mère mettait son point d'honneur à en faire de bonnes ménagères..... Plus tard, elles feront presque toutes mauvais ménage.

Dans sa nouvelle résidence Hahnemann s'installe confortablement ; il acquiert une demeure importante ayant porte cochère et jardin. C'est là que naît sa dernière fille en 1806, tandis que les aînées atteignent leur majorité. Dans la douce intimité du foyer, il oublie les misères du passé et trouve la consolation des sourdes menées de ses adversaires : « Je vis dans le cercle de famille, écrit-il, une femme d'une rare bonté et sept filles presque élevées, gaies, intelligentes, qui sont aux petits soins pour moi et adoucissent ma vie..., ne suis-je pas à envier ? »

Hahnemann place tous ses espoirs dans son fils Frédéric, mais la santé fragile de l'enfant demande de grands soins. Il a la colonne vertébrale déviée. Hahnemann le surveille, le guide, le couve de ses soins. L'enfant grandit entouré de l'attention paternelle comme une plante fragile pousse à l'abri d'une serre. C'est le meilleur élève du collège de Torgau, il semble posséder tous les dons excep-

tionnels du père. Hahnemann voit en lui le continuateur de la réforme entreprise, mais l'avenir lui réservera bien des déceptions.

L'illustre médecin traverse une des périodes les plus heureuses de son existence. Dans cette atmosphère de bonheur et de sécurité il poursuit l'œuvre de sa vie. S'il a jeté les bases d'une nouvelle thérapeutique, le fruit de tant d'efforts ne doit pas disparaître avec lui. Il songe aux générations prochaines ; il doit mettre ses découvertes à la portée de ses futurs élèves et disciples, et préparer l'ouvrage pour la postérité.

Le but d'Hahnemann est toujours d'imposer sa méthode à ses contemporains. Il exprime à nouveau ses idées dans une série d'articles : « Esculape dans la balance. — Vue sur les professions libérales à la fin du XVIII^e siècle. — La médecine de l'expérience. — Sur la valeur des systèmes en médecine. — Conseils à un aspirant au doctorat. »

Le fragment le plus important est « Esculape dans la balance ». Dans cet article, il dénonce avec indignation l'état de la thérapeutique contemporaine et les vains efforts d'amélioration : « L'impuissance de l'art se révèle dans une multitude d'affections chroniques : la goutte, les ulcères, l'asthme chronique..., l'angine de poitrine..., les douleurs,... et tant d'autres que nos livres déclarent incurables.... Il arrive quelquefois à un médecin d'opérer une cure, dont tout le monde s'étonne et qui le surprend lui-même.... Mais ni lui, ni son confrère titré ne savent extraire de cet événement la vérité vivante et féconde....

Ni l'un, ni l'autre, ne déterminent exactement le cas dans lequel cette substance s'est montrée salutaire, et où elle pourrait à coup sûr le redevenir encore. »

Enfin il réclame la liberté de préparer ses propres médicaments : « Personne n'aurait jamais imaginé, à priori, qu'il pût être défendu au médecin de préparer lui-même ce qu'il emploie pour sauver la vie de ses semblables. »

Mais tous ces articles ne sont que le prélude annonciateur de l'œuvre magistrale. Tout en démolissant la vieille Faculté, il prépare le plan d'un nouvel édifice. Dans le calme de Torgau, Hahnemann met la dernière main à sa doctrine : « L'Organon », qui paraît en 1810.

L'Organon, ou médecine rationnelle de l'art de guérir, n'est pas une doctrine à vraiment parler, c'est plutôt un traité de logique médicale dans lequel Hahnemann consigne ses idées, ses déductions, les principes directeurs de sa méthode. L'auteur a composé ce recueil à la manière d'un juriste, c'est un véritable code de l'art médical qu'il nous présente, avec ses articles et ses numéros. Dédié à ses confrères, il porte cette épigramme significative : *Aude sapere* ».

L'Organon forme un tout, une unité solidement construite, chaque paragraphe, chaque mot a sa valeur, tout y semble essentiel. Il est difficile d'en extraire des passages et c'est avec la crainte de déformer la pensée de son auteur que nous citerons ces quelques lignes de l'ouvrage :

« 1^o La première, l'unique vocation du médecin est de rendre la santé aux personnes malades ; c'est ce qu'on appelle guérir... »

» 2^o Le bel idéal de la guérison consiste à rétablir la santé d'une manière prompte, douce et durable, à enlever et détruire la maladie tout entière, par la voie la plus courte, la plus sûre et

la moins nuisible, en procédant d'après des inductions faciles à saisir....

» 9^o Dans l'état de santé, la force vitale qui anime dynamiquement la partie matérielle du corps exerce un pouvoir illimité. Elle entretient toutes les parties de l'organisme dans une admirable harmonie vitale, sous le rapport du sentiment et de l'activité, de manière que l'esprit doué de raison, qui réside en nous, peut librement employer ces instruments vivants et sains pour atteindre au but élevé de notre existence.

» 11^o Quand l'homme tombe malade, cette force immatérielle, active par elle-même et partout présente dans le corps, est au premier abord la seule qui ressente l'influence dynamique de l'agent hostile à la vie. Elle seule, après avoir été désaccordée par cette perception, peut procurer à l'organisme les sensations désagréables qu'il éprouve, et le pousser aux actions insolites que nous appelons maladies. Étant invisible par elle-même et reconnaissable seulement par les effets qu'elle produit dans le corps, cette force n'exprime et ne peut exprimer son désaccord que par une manifestation anormale dans la manière de sentir et d'agir de la portion de l'organisme accessible aux sens de l'observateur et du médecin, par des symptômes de maladies.

» 14^o De tous les changements morbides, invisibles, qui surviennent dans l'intérieur du corps et dont on peut opérer la guérison, il n'en est aucun que des signes et des symptômes ne fassent reconnaître à l'observateur attentif. Ainsi l'a voulu la bonté infiniment sage du souverain conservateur de la vie des hommes.

» 16^o Notre force vitale étant une puissance dynamique, l'influence nuisible sur l'organisme sain des agents hostiles qui viennent troubler l'harmonie du jeu de la vie, ne saurait donc l'affecter que d'une manière purement dynamique. Le médecin ne peut donc non plus remédier à ces désaccords (les maladies) qu'en faisant agir sur elle des substances douées de forces modificatrices également dynamiques....

» 19^o Les maladies n'étant que les changements dans l'état général de l'homme, qui s'annonce par des signes morbides, et

la guérison n'étant possible non plus que par la conversion de l'état de maladie en celui de santé, on conçoit sans peine que les médicaments ne pourraient guérir les maladies, s'ils n'avaient la faculté de changer l'état général de l'homme, consistant en sensations et actions, et que c'est uniquement sur cette faculté que repose leur vertu curative. »

» 20^o On ne peut reconnaître en elle-même, cette force immatérielle cachée dans l'essence intime des médicaments, et qui leur donne la faculté de modifier l'état du corps humain, et par cela de guérir les maladies. Ce n'est que par l'expérience, par l'observation des effets qu'elle produit en agissant sur l'état général de l'économie, qu'on parvient à la connaître, et à s'en faire une idée claire.

» 21^o L'essence curative des médicaments n'est point reconnaissable par elle-même, et les expériences pures ne peuvent rien nous faire apercevoir sinon cette faculté de produire des changements manifestes dans l'état général de l'économie, et surtout de rendre malade l'homme bien portant, chez lequel il suscite plusieurs symptômes morbides bien caractérisés. Nous devons conclure de là que, quand les médicaments agissent comme moyens curatifs, ils ne peuvent également exercer leur vertu que par cette faculté qu'ils possèdent de modifier l'état général de l'économie en faisant naître des symptômes spécifiques. Par conséquent, il faut s'en tenir uniquement aux accidents morbides que les médicaments provoquent dans le corps sain, comme à la seule manifestation possible de la vertu curative dont ils jouissent, si l'on veut apprendre, à l'égard de chacun d'eux, quelles maladies ils ont la puissance d'engendrer, ce qui est dire quelle maladie ils ont la puissance de guérir.

» 22^o Il s'ensuit que pour anéantir la totalité des symptômes d'une maladie, il faut chercher un médicament qui ait de la tendance à produire des symptômes semblables ou contraires, suivant qu'on a appris par l'expérience que la manière la plus facile, la plus certaine et la plus durable d'enlever les symptômes de la maladie et de rétablir la santé, est

d'opposer à ces derniers des symptômes médicaux semblables ou contraires.

» 23° Or, toutes les expériences pures, tous les essais faits avec soin nous apprennent que des symptômes morbides continus, loin de pouvoir être effacés et anéantis par des symptômes médicaux opposés, réapparaissent au contraire plus intenses qu'ils n'avaient jamais été, et aggravés d'une manière bien manifeste, après avoir semblé, pendant quelques temps, se calmer.

» 25° Le seul infaillible oracle de l'art de guérir, l'expérience pure, nous apprend, dans tous les essais faits avec soin, qu'en effet, le médicament qui, en agissant sur des hommes bien portants a pu produire le plus de symptômes semblables à ceux de la maladie dont on se propose le traitement, est celui qui convient pour la guérir ; qu'il possède réellement aussi, lorsqu'on l'emploie à des doses atténuées la faculté de détruire d'une manière prompte, radicale et durable, l'universalité des symptômes de ce cas morbide, c'est-à-dire la maladie présente tout entière ; elle nous apprend que tous les médicaments guérissent les maladies dont les symptômes se rapprochent le plus possible des leurs.

» 26° Ce phénomène repose sur la loi naturelle de l'homéopathie, loi méconnue jusqu'à présent, quoiqu'on en ait eu quelques vagues soupçons, et qu'elle ait été dans tous les temps le fondement de toute guérison véritable.

» 34° Avant tout, il faut, pour qu'une guérison s'effectue qu'il y ait la plus grande similitude possible entre la maladie qu'on traite et celle que le médicament a l'aptitude de susciter dans le corps humain.

» 53° Les guérisons véritables et douces ont donc lieu par la voie homéopathique, parce que cette voie repose sur une loi éternelle et infaillible de la nature.

» 67° Ces vérités incontestables s'offrent d'elles-mêmes à nous quand nous interrogeons la nature et l'expérience.... Ce n'est que dans les cas extrêmement pressants où le danger que la vie court et l'imminence de la mort ne laisserait point le temps d'agir à un médicament homéopathique,... qu'il est permis et convenable

de commencer au moins par ranimer l'irritabilité et la sensibilité à l'aide de palliatifs.

» 104^o La totalité des symptômes qui caractérisent le cas, ou, en d'autres termes, l'image de la maladie étant une fois mise par écrit, le plus difficile est fait. Le médecin doit ensuite avoir toujours sous les yeux cette image, qui sert de base au traitement. Il peut la considérer dans toutes ses parties et en faire ressortir les signes caractéristiques décrits dans leur universalité, afin d'opposer à ces symptômes un remède exactement homéopathique, dont le choix a été déterminé par la nature des accidents morbides que lui-même fait naître dans son action pure.

» 106^o On a besoin de connaître dans tout son développement la puissance morbifique de chaque médicament.

» 108^o Il n'y a donc pas de moyen plus sûr et plus naturel, pour trouver infailliblement les effets propres des médicaments sur l'homme, que de les essayer séparément les uns des autres et à des doses modérées, sur des personnes saines, et de noter les changements, les symptômes et les signes qui résultent de leur action primitive surtout sur l'état physique et sur le moral, c'est-à-dire les éléments de maladie que ces substances sont capables de produire. Toute la vertu curative des médicaments est fondée uniquement sur le pouvoir qu'ils ont de modifier l'état de l'homme, et ressort de l'observation des effets, qui résultent de l'exercice de cette faculté.

» 110^o En parcourant ce que les auteurs ont écrit sur les effets nuisibles des substances médicinales qui, par négligence ou intention criminelle, étaient parvenues en grande quantité dans l'estomac de personnes saines, j'ai aperçus une certaine coïncidence entre ces faits et les observations que j'avais recueillis sur moi-même et sur d'autres.... La plupart de ceux qui les rapportent ont eu en vue de signaler un danger.... Nul d'entre eux n'a soupçonné que les symptômes dans lesquels il voulait voir seulement des preuves de la vénénosité des corps capables de les produire, étaient des indices certains, dévoilant l'existence dans ces mêmes corps de la faculté d'anéantir, à titre de remède, les symptômes

semblables de maladie naturelle.... Aucun n'a compris que l'observation des changements auxquels les médicaments donnent lieu chez les personnes bien portantes, étaient l'unique moyen de reconnaître les vertus curatives dont ces derniers sont doués.... Aucun enfin n'a pressenti que ces relations de maladies médicales fourniraient un jour les éléments d'une véritable et pure matière médicale, science qui, depuis son origine jusqu'à nos jours, n'a consisté qu'en un amas de conjectures ou de fiction ou qui, en d'autres termes, n'a point encore eu d'existence réelle. »

Ces quelques paragraphes illuminent la pensée du réformateur.

La Santé, c'est l'harmonie, le parfait équilibre de toutes les fonctions, de l'activité et du sentiment. Cellules, organes, appareils ont un unique but dans l'individu : concourir au maintien de son unité. Chaque phalange de la hiérarchie possède en elle ce principe impalpable et supérieur de la nature animée : la Force Vitale.

La Force Vitale anime chaque élément ; elle anime l'individu tout entier. Grâce à elle, l'être perçoit, se meut, agit et pense. Grâce à elle, l'être se défend. La Force Vitale, c'est le garde naturel et vigilant de tout être animé, celui qui veille spontanément au maintien de son intégrité. Cette notion n'est pas une nouveauté : Hippocrate l'a mise à l'honneur, Descartes l'a niée, Hahnemann en a repris le principe en même temps que l'école de Montpellier.

La Maladie, c'est une dualité, un complexe de deux forces qui se heurtent. L'une : désagrégation. L'autre : compensation, tendance spontanée de la nature à la conservation. La première est maléfique, c'est l'élément morbide. Il nous reste impalpable, invisible, puisqu'il touche

à l'essence même de la vie. La Biologie, qui a forcé l'intimité des phénomènes humoraux profonds, ne le pénètre pas, elle mesure seulement l'étendue de ses dégâts.

La seconde est bénéfique, c'est l'élément bienfaisant, l'élément réparateur de la nature, le seul qui soit tangible, accessible à nos sens. La Maladie, c'est la Force Vitale heurtée qui se cabre pour rétablir l'ordre troublé : « L'organisme matériel supposé sans force vitale ne peut ni agir, ni sentir, ni rien faire pour sa propre conservation. » La Maladie, c'est une réaction de défense, de conservation.

Les Symptômes, ce sont les signaux d'alarme, tous concourent à la même finalité : la conservation de l'être.

Le Médecin, c'est l'interprète de ce drame, le serviteur de la nature qu'il doit aider. Ses qualités : un esprit sans prévention, des sens parfaits, de l'attention en observant et de la bienveillance. Guérir est son unique but.

La Guérison, c'est le rachat de la santé. Sa rançon : la sclérose, la suppuration, l'ankylose, la prolifération cellulaire. Dans toute transaction il y a perte, dans celle-ci il y a perte de force vitale. En vieillissant l'individu se dégrade, chaque maladie précipite sa dégradation, chaque guérison la stabilise, mais à un taux de plus en plus bas, de plus en plus loin de la norme. Le vieillard a perdu sa force vitale, c'est-à-dire sa faculté de réaction et de conservation.

La Pathologie, c'est l'art de dresser un tableau de toutes les réactions de la nature humaine, c'est l'art de les interpréter à ce double point de vue : diagnostic et thérapeutique.

La pathologie hahnemanienne découle de toutes ces

notions. La force vitale anime cellules et tissus, elle est partout présente et agissante. Dans « la force vitale désaccordée », c'est l'individu tout entier qui porte les stigmates de l'équilibre rompu : os, muscles, téguments, œil, paupières, lèvres, ongles, cheveux. Le médecin voit, écoute, observe, examine et note. Il interroge malade et entourage, s'informe des antécédents héréditaires et collatéraux. Il considère les conditions d'habitat et de vie, les habitudes du malade, l'influence du temps, des saisons, du climat, du soleil, de la lune, des années. Hahnemann recherche l'apparition de la morbidité sitôt la naissance, le moindre trouble a sa valeur. Il fait préciser l'évolution de l'affection : ses phases, ses poussées, ses rémissions, son rythme, — dans la nature tout est rythmé, — ses alternances avec une autre morbidité : tel eczéma fait place à une crise rhumatismale ; telle gastralgie alterne avec une crise goutteuse ; tel épileptique présente ou céphalée, ou vertige, ou crise comitiale.... A l'état présent chaque symptôme doit être retenu, approfondi. Chaque trouble doit être noté avec son siège, ses modalités ; les conditions d'aggravation et d'amélioration, son horaire, son rythme. Chaque appareil est interrogé avec la même minutie. En dernier lieu les symptômes sont classés et valorisés.

Hahnemann notait tout d'abord les signes cardinaux de l'affection présumée, ceux qu'il nommait « symptômes généraux ». En second lieu venaient les signes individuels, objectifs et subjectifs, ceux qu'il qualifiait de « frappants, singuliers, extraordinaires, caractéristiques ». Ce sont : les attitudes, le facies, les modifications extérieures, les sensations, les impressions, les songes et tout ce qui constitue

la mentalité du malade. Hahnemann notait avec précision ces troubles qui de nos jours ont été si remarquablement étudiés et classés par le professeur Laignel-Lavastine dans ses conférences de sympathologie. Nous sommes éclairés désormais sur ces grands syndromes morbides : sympathicotonie et vagotonie que nous savons être sous la dépendance de troubles endocriniens ou de troubles nerveux. Ces éléments pathologiques étaient de première importance pour Hahnemann, ceux-là lui servaient d'indication, de fil directeur dans le choix du remède. En troisième lieu, il inscrivait les symptômes organiques. Dans la sémiologie hahnemannienne ils tiennent une place très réduite ; comme Hippocrate, Hahnemann s'est élevé contre l'organicisme et comme lui également, il plaçait au premier plan cette grande notion : le Tempérament.

Voilà l'examen clinique préconisé par Hahnemann : il réclame l'universalité des signes, l'individualisation de chaque cas morbide ; mieux que tout autre, il a compris qu'il y a surtout des malades. Deux pneumonies sont-elles jamais identiques, deux typhoïdes se ressemblent-elles jamais ? Non. Il faut mesurer, sonder, soupeser chaque cas ; il faut ajuster sa prescription à la mesure du malade.

La thérapeutique, *c'est l'art d'aider les moyens curatifs de la nature*. Puisque les symptômes sont des réactions de défense, qu'ils ont pour finalité la conservation de l'être, le rôle du médecin est de les renforcer, de leur donner leur plein rendement, donc d'appliquer au malade les remèdes susceptibles de les provoquer.... *Similia Similibus Curantur* ! La maladie et le remède s'unissent, naturellement liés par la Loi de Similitude. Tandis que nous con-

vertissons les symptômes en signes diagnostics, Hahnemann, en les fouillant davantage, les convertit en signes thérapeutiques. Toute sa thérapeutique est, en quelque sorte, une vaccination par similitude.

Quant à la pharmaco-dynamie, Hahnemann nie que la vertu des médicaments puisse être déduite du principe « ab usu in morbis ». C'est l'expérience pure qu'il préconise comme unique moyen de déceler les possibilités curatives des remèdes.

Toutes ces notions laissent entrevoir quel but poursuit Hahnemann. S'il dissèque la morbidité de chaque malade avec une telle minutie, c'est pour en valoriser les éléments, en faire une large synthèse. Hahnemann recherche tous les épiphénomènes qui conditionnent le malade, pour saisir plus aisément les soubresauts de cette force vitale désaccordée, pour déceler les points de friction des phalanges ayant rompu leur équilibre, pour comprendre le rythme perdu et aussi pour y remédier. Hahnemann cherche à dominer le malade dans le temps et dans l'espace, selon lui il y a unité dans la causalité.

A ce point de vue Hahnemann ne s'est-il pas inspiré de la prognose d'Hippocrate ? Cela semble une certitude. Hahnemann a largement puisé dans le Traité de la Vieille Médecine, cette mine infinie issue des oracles de Cos. Il a fouillé encore les œuvres de Paracelse, de Van Helmont. En un mot, Hahnemann n'a fait que reprendre les principes des Anciens, mais il faut avouer qu'il a su les porter à un très haut degré de perfection. Il a voulu rénover une méthode tombée dans l'oubli et son œuvre est un essai poussé en faveur de la médecine synthétique. Ce mouve-

ment n'a pas seulement sévi en Allemagne, mais également en France sous l'impulsion de Barthez et sous l'influence de la puissante école de Montpellier qui défendait la cause vitaliste.

Dans l'Organon transparaît à chaque mot l'esprit didactique d'Hahnemann. A chaque paragraphe, à chaque phrase se retrouve le trait dominant de sa personnalité : le souci de la précision, la recherche de la perfection. L'Organon, c'est trente ans d'études, d'expérience, de méditation !

VII. — LEIPZIG

Hahnemann, qui désirait tant sa tranquillité, vivait dans une région bouleversée par l'épopée napoléonienne. La paix n'était qu'apparente. L'état latent de guerre pesait lourdement sur les campagnes depuis l'occupation de l'Allemagne du Nord et de la Prusse par les armées françaises. Napoléon venait d'ordonner la construction d'une place forte à Torgau : « Ces préparatifs, écrit Hahnemann, m'ôtent tout espoir d'une vie tranquille ici. Je pars sans savoir où je vais. »

Il quitta sa chère maison où des années heureuses venaient de s'écouler, son jardin où il aimait à méditer et se dirigea vers Leipzig : « Mars constructor, dit-il, en arrivant, menaçait de m'ensevelir sous les remparts gigantesques de Torgau. Je me suis sauvé ici. » C'était son troisième séjour dans le grand centre intellectuel. Son nom était maintenant célèbre.

Le succès minime de l'Organon dans les milieux médicaux d'Allemagne et le rejet des traits saillants de l'ouvrage irrita une fois de plus son auteur contre l'école officielle : « Mieux vaudrait n'avoir ni médecin, ni remède, qu'être traité de cette manière » dit Hahnemann dans une lettre. Il se décida à clamer lui-même les vérités qu'il avait mises à jour.

Il rêvait d'organiser dans sa maison un centre d'enseignement. Dans une lettre à l'Institut de Médecine, il conviait chez lui tous ceux qui désiraient s'initier à sa doctrine : « Je sens que ma doctrine, énoncée dans l'Organon, a éveillé une grande expectative. Par sa nature si nouvelle, si opposée à tous les dogmes médicaux, elle ne peut entrer en faveur si promptement auprès de mes confrères, sans qu'une démonstration pratique soit faite en leur présence. Pour atteindre ce but près de mes contemporains et leur dévoiler en toute évidence la vérité de cette doctrine, — la plus simple, la plus certaine, la plus satisfaisante de toutes les voies suivies, — j'ai décidé d'ouvrir un Institut, où j'enseignerai ma méthode ainsi qu'elle est exposée dans l'Organon, et j'en ferai une application pratique avec des patients traités en leur présence. Six mois d'enseignement seront suffisants pour saisir les principes de cette science si secourable et si salutaire. »

Personne ne répondit à son appel. Loin de se rebuter, il essaya alors de pénétrer à la Faculté pour y faire des conférences, mais on lui répondit qu'un docteur « extraneus » était tenu par avance de défendre une dissertation devant la haute-chaire. Cette formalité n'était pas un obstacle, il se mit à l'œuvre et prononça le 25 mai 1812 un discours en latin : « Dissertation historique et médicale sur l'elléborisme. » Il parla en présence d'une salle comble, son travail hérissé de citations mettait en valeur sa brillante érudition. L'impression sur le jury et sur l'auditoire fut extrêmement favorable.

Hahnemann, devenu lecteur à l'Université, inaugurerait

son cours le 28 septembre 1812. Deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, le vieux médecin se rendait à la Faculté pour commenter son Organon.

Son auditoire était très mélangé, c'étaient des docteurs, des étudiants en quête d'une bonne farce, venus de toutes les facultés et nombre de curieux attirés par la personnalité si décriée du conférencier. Bien avant l'heure fixée, l'amphithéâtre s'emplissait, on tenait à avoir une place, car on s'y rendait comme à un spectacle de haut goût. Soudain la salle houleuse s'apaisait, les conversations s'arrêtaient, les têtes se dressaient, la porte du fond venait de s'ouvrir et le conférencier apparaissait.

De taille moyenne avec une solide carrure, il affectait une grandeur imposante. Vêtu d'un costume de beau drap noir avec veste bien ajustée et gilet blanc, il portait la culotte courte pincée au-dessous du genou à la mode du temps. La cravate de soie, nouée autour du cou, se détachait sur le plastron d'une blancheur étincelante. Les chaussures vernies bien cirées avec les bas blancs qui moulait le mollet complétaient cet ensemble un peu théâtral. « L'honneur de parler du haut d'une chaire officielle lui imposait, affirmait-il, l'obligation d'une élégance raffinée. » Ceux qui connaissaient l'austérité d'Hahnemann et la correction habituelle de sa tenue restaient confondus devant un tel souci d'élégance.

Il passait majestueux devant l'appariteur au garde à vous, arrivait à pas mesurés au centre de l'hémicycle, s'inclinait légèrement en guise de salut, puis s'installait derrière sa chaire en relevant soigneusement les pans de son habit. Redressant sa petite taille d'un air de « grand

d'Espagne », il promenait sur les gradins bondés son regard pétillant d'intelligence et de franchise.

Hahnemann approchait de la soixantaine. La silhouette de sa tête puissante se découpait sur le tableau noir. Il était chauve. Son crâne volumineux était entouré d'une couronne de cheveux blancs poudrés et frisés, dont les boucles tombaient sur son col. Le nez bien dessiné, les lèvres minces, la bouche malicieuse, les arcades sourcilières accusées lui donnaient un masque énergique et volontaire, tempéré par des yeux très bleus qui savaient tour à tour exprimer la douceur ou la sévérité.

Il tirait sa montre, la plaçait devant lui, feuilletait son manuel et commençait à lire le paragraphe de l'Organon qu'il voulait commenter. Il débutait d'une voix posée avec le calme et la dignité que lui imposait sa profession, mais il s'animait, s'échauffait en discutant ses principes, puis éclataient en une fureur « d'ouragan » le visage et le front cramoisis, laissant échapper un flot d'injures contre l'ancienne école et ses maîtres.

C'était le signal d'un brouhaha indescriptible. Toute la salle, qui contenait sa joie dans l'attente de cette conclusion, explosait à son tour dans des manifestations les plus diverses : claquements de pupitres, rires, applaudissements et bruits de voix étaient la terminaison habituelle des commentaires de l'Organon.

Telle est la présentation fidèle des cours d'Hahnemann. On comprend aisément que ce genre de démonstration était peu favorable à la vulgarisation de ses idées. Les auditeurs se faisaient moins nombreux à chaque conférence, un jour il n'en resta plus qu'une dizaine, qui devin-

rent ses disciples fidèles. Desservi par sa sincérité, ses écarts de langage détournèrent de lui ceux qu'il aurait pu convaincre avec un peu de diplomatie. Mais il lui manquait la souplesse et la circonspection doublement nécessaires dans la situation qu'il occupait envers ses contradicteurs. On l'a parfois traité de charlatan, on s'aperçoit qu'il ne possédait ni la bassesse, ni la duplicité qui font la force de l'arriviste.

Le vieux médecin aurait voulu convaincre, conquérir son auditoire. Il pensait que ses idées s'imposaient par leur simplicité, mais il ne recueillait que des sourires pleins de scepticisme. On ne lui pardonnait pas la violence de ses paroles et de ses écrits. Il faut avouer qu'Hahnemann ne savait pas discuter avec pondération, devant ses contradicteurs il perdait tout son sang-froid et dépassait rapidement les bornes de la discussion courtoise et persuasive. Les privations de sa vie troublée, la jalousie et les chicanes de ses oppresseurs excusent un peu ce manque de tolérance. Mais Hahnemann a bien agi en se montrant autoritaire ; étant chef d'école, il était nécessaire qu'il défendît sa doctrine et veilla à la maintenir dans son intégrité.

Pourtant, se pouvait-il que le savant, serviteur de la vérité, restât incompris de tous. Les saines idées semées par le vieux médecin n'allaient-elles pas trouver une parcelle de terrain propice à leur développement ? Parmi la multitude des indifférents, quelques esprits réfléchis se levèrent vers lui, comme une poignée d'épis sort de la bonne graine semée dans un sol aride. C'étaient de jeunes étudiants, conquis par l'ardeur de ses convictions et l'évi-

dence de ses démonstrations. Leurs noms sont liés aux premiers pas de l'Homéopathie, ce sont : Franz, Gross, Hartmann, Hornburg, Langhammer, les deux frères Ruckert, Stapf et Wislicénus.

Le disciple préféré d'Hahnemann fut Stapf. Fils d'un pasteur, il avait 22 ans quand il se mit à lire l'Organon. Sa nature indépendante le poussa à adopter la nouvelle doctrine. Il fit la connaissance d'Hahnemann et devint son plus fidèle collaborateur.

Tous ces jeunes gens faisaient preuve d'un réel courage, en s'unissant à un homme aussi combattu. Les professeurs de la Faculté menaient une lutte sournoise contre la nouvelle doctrine, ses jeunes partisans subissaient la sourde hostilité qu'ils avaient vouée au vieux médecin. Mais leur dévouement était entier. Ils méprisaient les railleries et l'animosité de leurs contemporains, comme la risée de leurs camarades. La plus haute personnalité médicale de Saxe, le professeur Clarus, était l'ennemi acharné d'Hahnemann, il profitait de sa puissante autorité pour lui nuire le plus possible. La pression qu'il exerçait sur les jeunes étudiants, contribuait à faire le vide autour de lui. Les premiers homéoéopathes le trouveront sur leur chemin, dans maintes circonstances, comme un génie redoutable et toujours hostile.

Le petit groupe trouva près du vieux médecin la consolation de tant d'injustice. Hahnemann les accueillit dans sa demeure « du Drapeau d'Or ». La tendresse du maître et l'atmosphère paisible de sa maison fut le refuge de la jeune élite. Le dévouement spontané de ses jeunes collaborateurs permit à Hahnemann de commencer l'expé-

rimentation des médicaments. Sans crainte d'altérer leur santé, chacun absorbait des doses progressives de médicaments, notant les symptômes qui apparaissaient sur eux-mêmes dans leur moindre détail et dans leur fluctuation quotidienne. Toutes les observations étaient classées en vue de la matière médicale que le réformateur rêvait de faire paraître.

Hahnemann était de plus en plus absorbé. C'étaient les cours, les expérimentations, la clientèle qui grossissait comme la renommée. Son activité littéraire s'était ralentie. Vers cette époque il commençait la publication de la matière médicale pure, qui paraîtra en six volumes de 1811 à 1821.

Hahnemann s'était échappé de l'enceinte fortifiée de Torgau, il retombait à Leipzig dans la puissante étreinte de « Mars » qu'il avait fui. Les lugubres journées de 1813 étaient encore assombries par la loude menace des armées de toute l'Europe groupée autour de la ville. Les populations affolées, se pressaient sur Leipzig et les environs. Du 16 au 19 octobre 1813 « La Bataille des Nations » fit gronder le canon jusqu'aux portes de la Cité.

Hahnemann ne cessait de se lamenter sur l'oppression des événements guerriers : « Qui nous délivrera de la Guerre, cet ensevelissement des sciences ». Voilà la seule allusion qu'il fera jamais à la politique.

Napoléon venait de se faire écraser en Russie. Une épidémie de typhus, contractée dans les steppes orientales, décimait les restes de son armée qui semait le mauvais germe partout sur son passage. A Leipzig, l'épidémie éclata avec une violence inattendue. Le gouvernement de

Saxe débordé par l'ampleur du désastre, se débattait impuissant, nommait des commissions d'hygiène et chargeait les personnalités de la médecine officielle de prendre des mesures immédiates pour endiguer le terrible fléau. Tous restèrent déconcertés et huit malades mouraient sur dix. De son côté, Hahnemann analysa la maladie : l'apparition, les signes, l'évolution. Bientôt il annonçait dans un article les mesures prophylactiques que chacun devait observer et les divers remèdes susceptibles de guérir suivant la période de la maladie. Hahnemann perdit seulement quelques malades. Le succès de ses cures éclaira le public sur la valeur de la nouvelle thérapeutique.

Sitôt l'épidémie endiguée, des forces occultes s'appliquèrent à détruire l'influence conquise par le vieux médecin.

En dépit de toutes les entraves, l'essor était pris. La renommée du praticien débordait maintenant les frontières. Des malades accouraient de tous les pays d'Europe, mais le succès de ses cures éveillait de basses jalousies.

En 1816, le professeur Dzondi de Halle publiait un article sur le moyen de guérir les brûlures rapidement et sans douleurs. Il préconisait l'emploi de l'eau froide et annonçait ce traitement infaillible comme une découverte sensationnelle. Hahnemann le prit violemment à partie.... « Est-ce qu'une danseuse torturée par la fièvre et la soif va se dévêtir dans un courant d'air et boire de l'eau glacée ? — Non ! C'est l'esprit de vin et l'huile chaude qui guérissent les brûlures, comme les frictions de neige guérissent les gelures. » Une âpre polémique s'engagea entre eux. On voit que les répliques d'Hahnemann sont

toujours cinglantes, son style facile et mordant en font un adversaire redoutable et dangereux.

Par ailleurs, Hahnemann eut à subir une critique du professeur Bishop de Prague. Dans un autre article le professeur Pulschet se fait arbitre impartial. Il défend la personnalité d'Hahnemann, mais il lui reproche sa partialité, sa sévérité envers ses confrères et son mépris le plus complet du reste de la médecine : « Nous souhaitons de tout cœur, ajoute-t-il, que l'Homéopathie, quand elle se rapprochera un jour de la médecine scientifique, puisse entraîner une simplicité encore plus grande de l'utilisation des médicaments. »

Hahnemann ne répondit pas, vingt-cinq ans de luttes stériles l'avaient assagi. Il n'était pas insensible, mais il n'avait plus la même ardeur combative, et laissait volontiers la parole à ses disciples et élèves. Nous pouvons noter en passant que la remarque judicieuse du professeur Pulchet est bien digne de notre époque : le plan scientifique et expérimental doit être le terrain d'entente de toutes les doctrines.

Tandis que les louanges s'élevaient vers le vieillard, ses adversaires complotaient un nouvel assaut. Hahnemann ne distribuait à ses clients que des médicaments préparés par lui-même ; les pharmaciens, dont les moindres mobiles sont toujours guidés par l'intérêt, se décidèrent à porter plainte « pour empiètement sur leur privilège », d'ailleurs la Faculté et Clarus en premier lieu, se chargeaient d'attiser leur colère. Hahnemann eut beau prêcher la bonne foi et montrer la simplicité de ses remèdes, il fut condamné à une amende avec des attendus... très sévères.

Mais comme la loi permet à tout médecin de délivrer des remèdes en cas d'urgence et à des malades éloignés, Hahnemann se fit fabriquer une trousse, véritable pharmacie de poche, qu'il utilisa à sa guise. Ainsi il sut tourner la difficulté et se joua une fois de plus des apothicaires.

Cependant l'année 1820 lui apporta la joie éphémère d'avoir à soigner un illustre client. Le prince Schwarzenberg, généralissime des armées d'Autriche et vainqueur de Napoléon en 1813, appela près de lui l'illustre praticien. Depuis trois ans, le Prince, habitué aux festins trop riches, avait le côté droit paralysé et le traitement de ses médecins Von Sax et Marenzeller n'avait apporté aucun soulagement. Or, quelques années plus tôt le docteur Von Stifft, médecin privé de l'empereur, était parvenu à faire signer un décret, dans lequel l'Homéopathie était frappée d'interdit, et la plus haute personnalité de l'Empire implorait le secours du créateur de cette thérapeutique illégale !

Cette nouvelle souleva l'indignation de tous les maîtres éminents et titrés de la Saxe. Comment se pouvait-il que le grand Homme de Guerre ne fût pas appel à leur science. Jaloux des offres magnifiques du Prince, vexés de se sentir amoindrir, tous en conçurent une terrible rancune contre leur rival triomphant. Mais leur stupéfaction n'était pas à leur comble.

Une fois de plus Hahnemann les déconcerta, il répondit très modestement au Prince que ses travaux lui interdisaient une aussi longue absence, mais qu'il l'engageait à venir à Leipzig où il lui donnerait tous ses soins. Le vieux

médecin, si souvent taxé « d'orgueilleux », savait donner à son heure sa leçon de modestie.

Schwartzenberg se fit transporter à Leipzig et s'installa avec ses deux médecins dans un château proche de la ville. C'est là que le praticien, à la fois raillé et envié, lui donna ses soins. Au début le Prince obéit aux prescriptions d'Hahnemann et observa rigoureusement le régime imposé. L'amélioration fut extraordinairement rapide, en quelques semaines l'état du Prince s'était transformé.

Von Sax, intrigué par un résultat aussi rapide qu'inespéré, éprouva le désir d'approfondir la nouvelle doctrine. Il se lia avec Hahnemann et ses élèves et apprit d'eux les premiers principes d'Homéopathie, mais sa conviction n'était pas entière comme on va le voir.

Le Prince, qui avait recouvré la vigueur de sa jeunesse, trouva désormais intolérable et superflue la rigueur de la diète hahnemannienne. La santé reconquise lui faisait désirer encore plus ardemment les repas plantureux, arrosés d'alcool, dont il ne conservait plus qu'un souvenir lointain. L'homme de guerre retomba vite dans ses habitudes d'alcoolisme et de débauches. L'amélioration initiale ne fut qu'éphémère et son état ne tarda pas à s'aggraver.

Von Sax, qui accordait encore plus de crédit aux doses massives qu'aux remèdes dilués, continua le traitement du Prince en s'adressant aux vieilles méthodes. Hahnemann arriva un jour visiter son illustre client, tandis que ses médecins lui pratiquaient une saignée. Il se retira sans plus et ne revint jamais. Cinq semaines plus tard, le 15 octobre 1820, le Prince, âgé de quarante-neuf ans, succombait à une attaque d'apoplexie.

L'École officielle, qui ne laissait passer aucune occasion de déconsidérer Hahnemann, refusa d'admettre que la conduite du Prince était la cause de ce dénouement. Bien qu'une autopsie ait révélé une dissémination de noyaux apoplectiques, on accusa le vieux médecin d'être l'auteur responsable de cette fin prématurée. Clarus, en particulier, ne manqua pas de diffamer le vieillard dans un rapport où l'hypocrisie ne le cédait en rien à la violence et aux basses calomnies. Hahnemann, l'âme en repos, assista aux funérailles pleines d'apparat, indifférent aux huées de la foule qui acclame aussi facilement qu'elle maudit.

L'intérêt suscité par cet événement n'avait pas laissé Goethe indifférent. Le savant très conquis aux idées hahnemanniennes, était un admirateur du vieux médecin, « le nouveau Paracelse », disait-il en parlant d'Hahnemann. Avoir l'estime du philosophe de génie était un adoucissement aux multiples vexations qu'on infligeait au vieillard.

A la fin de 1820, l'atmosphère de Leipzig devint de plus en plus orageuse. Médecins et apothicaires livraient au vénérable médecin une lutte sans merci. Des pétitions étaient sans cesse adressées au Gouvernement de Saxe : « L'Homéopathe n'est couvert par aucune loi, pourquoi distribue-t-il lui-même ses médicaments ». Et quelques temps après parut cet article au titre suggestif : « Comment pourrait-on le plus sûrement déraciner l'Homéopathie ? La lutte devenait de plus en plus acérée autour de l'illustre médecin et de ses élèves ; sans égard pour son grand âge de misérables confrères tentèrent même de l'expulser de la ville, par la force.

Hahnemann fit cette cinglante réplique : « Il y a moins

de honte à ne pas savoir une chose, qu'à refuser de l'apprendre. » Il avait compris depuis longtemps que ses adversaires n'avaient pas pour but la recherche de la vérité et la connaissance exacte des faits, mais que leurs agissements sournois étaient suscités par l'envie, la jalousie de ses gains, de ses succès, et par tous les bas sentiments qui avilissent les hommes. Hahnemann n'en éprouvait aucune désillusion, car il avait trop bien sondé l'esprit humain pour accorder à l'homme plus de vertu qu'il n'en peut posséder.

Les convictions ne se modifient que lentement au cours des âges, avons-nous dit, si Hahnemann n'a pas assisté au triomphe de ses idées, il avait la certitude que l'avenir jugerait son œuvre. Au milieu de l'agitation de ses confrères, il se tenait dans une magnitude héroïque et sereine. Il avait mis sa confiance dans la postérité, comme le croyant sa foi dans l'éternité. L'espérance est source de sagesse !

VIII. — LA RETRAITE DE KÖETEN

Depuis plusieurs mois déjà, Hahnemann songeait à quitter l'arène ; il avait compris que ses ennemis cherchaient à le faire partir. La tempête venait de souffler trop violemment, sa décision devenait irrévocable. Seul l'embarrassait le choix d'une nouvelle résidence. Il cherchait autour de lui la retraite paisible où la Faculté et les apothicaires ne le troubleraient pas, quand le duc d'Anhalt-Köethen lui offrit asile et protection. Le Prince était tout acquis aux idées hahnemanniennes, il occupait un grade élevé dans l'ordre de la Franc-Maçonnerie auquel le vieux médecin était resté fidèle. La résidence princière avait beaucoup d'attrait pour Hahnemann, il possédait dans cette ville un protecteur dans son ami Sternegg, grand-maître à la cour ducale, qu'il avait guéri quelques années plus tôt.

En juin 1821, Hahnemann quitta Leipzig accompagné de ses élèves et amis. Ses fidèles collaborateurs, émus jusqu'aux larmes de quitter leur vieux maître, retardaient l'émouvante séparation. Deux d'entre eux, Heynel et Mossdorf, vinrent même s'installer à Köeten, où Mossdorf épousa la dernière fille du maître, la petite Louise âgée de seize ans. Hahnemann quittait Leipzig sans trop de

regrets, comprenant la vanité de sa résistance en présence des menées agressives de l'École Officielle et de Clarus.

Il arriva à Köeten le jour de la Pentecôte et s'installa à l'hôtel avant d'acheter une maison. C'était une petite ville de 6.000 habitants située à mi-distance de Magdebourg et de Leipzig, à vingt kilomètres de Dessau. Elle ne présentait rien de marquant si ce n'est le Palais ducal, et deux églises, véritables merveilles archéologiques, remarquables par des vitraux anciens et un tabernacle en bois sculpté.

Le puissant protecteur du vieux médecin était un homme résolu, loyal et de grand cœur. Il s'était distingué sous l'épopée napoléonienne, à Iéna et à Leipzig. Sa nature généreuse le poussait vers Hahnemann, si combattu malgré sa haute valeur. En maintes circonstances, Hahnemann eut recours à son influence pour aplanir les difficultés que l'on faisait surgir sur sa route. Il obtint du Prince l'autorisation de préparer lui-même ses médicaments.

Son protecteur et sa femme, la duchesse Julie, avaient une grande admiration pour le vieux médecin. Le duc lui donna le titre de médecin privé de la cour et l'éleva à la dignité de conseiller aulique. Pendant un séjour du prince à Paris une correspondance très amicale s'établit entre eux. A la cour, Hahnemann était reçu en toute intimité, tous ses désirs étaient pris en considération. C'est ainsi que son gendre, le docteur Mossdorf, fut nommé médecin de la domesticité du château et reçut de sérieux appointements.

On aurait pu croire que la retraite de Köethen assurerait au vieux médecin la paix et la tranquillité. Il n'en fut rien. L'écho des discordes de Leipzig s'était fait entendre dans toute la province. La publicité faite autour d'Hahnemann par les récriminations de ses adversaires, avait quelque peu déformé les faits. Si l'on connaissait Hahnemann à Köethen, c'était par les calomnies qui l'avaient fait fuir. Dans l'idée de la foule, c'était le charlatan que Leipzig avait dû expulser et la populace qui brûle ou adore avec une passion égale, reçut Hahnemann comme un paria, un réprouvé. La foule voulut le lapider et les vitres de sa maison furent plusieurs fois brisées à coup de pierres. Le vieillard gardera longtemps le cœur meurtri de cet accueil furieux des habitants de la petite ville.

D'un autre côté, les admirateurs et amis de l'Homœopathie adressaient au vieux maître des critiques sévères et injustifiées. Cette retraite méritée était qualifiée de reculade devant l'ennemi, presque de trahison envers ses disciples. On lui reprochait de laisser le champ libre à ses détracteurs et de priver ses élèves de son soutien moral. Hahnemann approchait de soixante-cinq ans, sa vie orageuse et tourmentée lui donnait bien le droit de désirer un peu de répit. Les conditions matérielles ne lui donnaient plus de soucis. Il avait l'appui bienfaisant du généreux Prince, et le petit noyau de ses élèves méritait sa confiance et ses espoirs.

La bataille continuait autour de la doctrine avec une ardeur sans cesse renouvelée, mais vingt années de luttes stériles l'avaient rendu moins combattif. Toutefois, s'il

prenait une part moins active aux débats, il ne ménageait pas ses conseils à ses élèves qui maintenant avaient la mission de porter le flambeau. Du fond de sa tour d'ivoire il suivait les phases de la lutte avec le même intérêt. Mais les échos de la dispute parvenaient amoindris, déformés, souvent tendancieux au fond de sa retraite. Ce sera la source entre lui et ses disciples de bien des incompréhensions et de froissements qui créeront la discorde au sein du Temple au lieu de l'unité.

La lutte s'était un moment ralentie, mais l'usage des médicaments hauts dilués déchaîna à nouveau les passions ; ce fut un nouveau prétexte pour ridiculiser Hahnemann et l'année 1825 verra se dérouler une âpre polémique. Hufeland, grand ami d'Hahnemann se fait l'arbitre des différends. C'était une personnalité influente de l'École officielle, mais il avait un penchant pour les théories hahnemanniennes, bien que professeur de pathologie à la Faculté de médecine de Berlin. Pesant les faits avec justice et dignité il fait cette belle conclusion : « Le temps sera juge..., mais nous devons travailler sans parti pris, nous attachant plus aux faits qu'aux théories. Acceptons tout avec tolérance et aidons-nous mutuellement, comme les fidèles d'un même temple tendent vers un but commun, malgré les sentiers différents qui peuvent y conduire. »

Hahnemann quittait l'arène avec satisfaction. Il aspirait à une vie moins agitée qui lui permît de se consacrer à ses travaux, au lieu de dépenser son activité en vaines discussions. Son œuvre n'était pas achevée et loin des chicanes stériles il composera à Köethen

son *Traité des maladies chroniquess* (1), dernière pierre de son édifice qui paraîtra quelques années plus tard en 1825.

Dès son arrivée, Hahnemann rechercha une demeure confortable, qui lui assurerait indépendance et tranquillité. De plus, il ne pouvait être bourgeois de Köethen qu'après l'achat d'un immeuble dûment enregistré. Il fit l'acquisition d'une maison dans une avenue bien aérée, la Wallstrasse.

C'était une demeure confortable, ayant un rez-de-chaussée surmonté d'un étage, avec une large porte d'entrée en son milieu. Son toit très incliné, tombant sur une corniche sobrement sculptée, le fronton saillant et finement dessiné de fenêtres, donnaient à l'ensemble une allure renaissance du plus plaisant effet. L'autre façade, à peu près identique, donnait sur un jardin. L'entrée ouvrait sur un hall spacieux qui servait de salle d'attente. A gauche, c'était le cabinet du maître suivi d'une autre pièce qui lui servait de bibliothèque ; à droite la salle à manger et au fond la cuisine. Une autre porte donnait accès sur le jardin : long, étroit, entouré de hauts murs, Hahnemann l'avait lui-même dessiné. Le maître aimait à s'y promener, d'autant plus qu'il sortait très peu. Pendant quinze années qu'il habita Köethen, c'est à peine s'il s'est

(1) Au lieu de rechercher le « Prima Causa morbi » comme tant d'autres l'ont vainement tenté avant lui, Hahnemann explique les maladies chroniques en les mettant sous la dépendance de trois grands miasmes : la Psore, la plus importante qui correspond à notre arthritisme ; la Sycose, état particulier lié aux vaccinations et à la gonorrhée ; la Syphilis, en troisième lieu.

montré quelques fois hors de chez lui. Un médecin français qui lui rendait visite un jour, s'étonnait de l'exiguïté de son jardin : « Vous avez raison, riposta Hahnemann, mon jardin est petit, mais voyez comme il est haut. » A l'extrémité se trouvait une tonnelle couverte de lierre ; le maître venait s'y reposer de son dur labeur, il y recevait parfois ses amis, et l'été il y travaillait. C'est là, dit-on, qu'il composa, en partie, son *Traité des Maladies chroniques*.

Hahnemann traversait une période pleine de bonheur, les joies du foyer n'avaient jamais cessé d'être pour lui la source des plus pures satisfactions. Madame Henriette avait la direction de la maison. Elle s'acquittait de son rôle avec un souci d'économie et une telle minutie qu'elle déclanchait parfois quelques répliques pleines d'humour de la part de son mari. Ses filles vertueuses et éduquées avec une rigidité toute allemande, ne connaissaient ni la toilette, ni les distractions. Elles sortaient peu, fréquentaient seulement le directeur du Séminaire et faisaient chaque après-midi vers quatre heures leur promenade quotidienne. Ce manque de fantaisie et d'initiative sera peut-être une des grandes causes de leurs malheurs futurs. Elles avaient une vénération pour leur père et se rendaient à ses moindres désirs : « C'était, dit le docteur Haehl, le type de la vieille famille allemande du bon vieux temps. »

On sentait vraiment, raconte Von Brünnow, que tous ceux qui fréquentaient la maison poursuivaient le même but, s'appliquaient à la réalisation du même idéal : *l'Homœopathie*. Tous les hôtes étaient astreints à un mode de vie curieux. Les quatre filles aidaient à la préparation des médicaments, les élèves, encore plus passionnément atta-

chés à la doctrine, se prêtaient à l'expérimentation des remèdes. Enfin les clients clamaient d'enthousiasme les résultats merveilleux qu'ils étaient à même de constater. Ils se dévouaient eux-mêmes à convertir les incroyants pour étendre la renommée de la nouvelle doctrine. Contraste frappant à côté des mille persécutions que s'ingéniaient à imaginer les détracteurs d'Hahnemann. On avait l'impression que tous s'unissaient dans un même élan, « comme les membres d'une secte persécutée s'attachent à leur chef avec plus d'amour et de dévouement ».

Le soir, après le dur labeur quotidien, Hahnemann conviait chez lui ses amis, ses élèves. Il avait plaisir à vivre quelques heures de détente dans le cercle intime de ses collaborateurs, lui qui se savait méconnu et calomnié. Vers huit heures, sitôt le dîner, le maître installé dans un large fauteuil, recevait ses amis. Vêtu de sa robe de chambre, un foulard de soie noué autour du cou, le vieillard aux cheveux d'argent se tenait à la fois simple et plein de dignité, coiffé de sa petite calotte de velours noir. Il souriait de ses lèvres minces, et promenait autour de lui son regard rayonnant de vitalité. L'éclat lumineux de ses yeux, véritable miroir de son intelligence, était loin de trahir ses soixante-dix années.

Dans cette atmosphère amicale, on conversait en toute franchise en buvant de la bière blonde. Le vieillard était l'âme du petit cénacle, il narrait avec sa verve intarrissable des histoires sérieuses entrecoupées d'anecdotes pleines d'humour. Il excellait dans l'art de rendre le ton agréable. Accoudé au bras de son fauteuil, il tenait une longue pipe

dont la fumée formait bientôt un nuage compact au-dessus de sa calotte : « Ceux qui, en voyant fumer presque incessamment le vieux docteur, dit le docteur Perry, dans une biographie, n'ont pu s'empêcher d'observer malicieusement qu'il proscriit l'usage du tabac, devront se rappeler que le pauvre étudiant qui attendait du travail de la nuit son pain du lendemain, fut obligé de chercher dans l'habitude de la pipe, un moyen de vaincre le sommeil pendant ses laborieuses veillées. »

Si, par hasard, la conversation venait à effleurer une question touchant l'ancienne école, le maître, jusque-là souriant, entrait dans une fureur subite. Le visage pourpre et le regard courroucé, il vitupérait, scandant ses mots de gestes menaçants et de hochements de tête inquiétants pour sa petite calotte. A tout instant elle menaçait de choir, mais il la rattrapait, la tirait sur le front, la repoussait, l'enfonçait, la faisant naviguer machinalement tout autour de son crâne chauve. Conservant sa pipe aux lèvres pendant ces courts accès, il aspirait avec frénésie, tirant des volutes épaisses au milieu desquelles sa forme s'estompait. Ses disciples apportaient un peu d'apaisement à l'âme ulcérée du vieux praticien et le calme revenait en buvant de la bière douce.

D'autres soirs, la question des honoraires était agitée. Hahnemann était partisan du paiement comptant des soins donnés, mais sa pensée, souvent mal comprise, l'avait fait taxer de sécheresse de cœur, lui dont la vie n'était qu'un exemple de générosité.

Ceux qui l'ont approché sont unanimes à reconnaître que son dévouement n'avait pas deux mesures, il prodigait

guait ses soins aux riches comme aux modestes, toujours avec la même bonté.

Plongé dans ses souvenirs, il oubliait souvent sa pipe qui s'éteignait. La plus jeune de ses filles se penchait doucement sur le vieillard lui présentant le feu pour la lui rallumer.

Et la vie s'écoulait paisible dans le cercle intime de ses enfants et de ses élèves, dont il se sentait aimé et compris.

IX. — LE JUBILÉ DU MAÎTRE

L'HÔPITAL HOMŒOPATHIQUE

Depuis trente ans qu'il poursuivait sa croisade pour la réforme de la médecine, Hahnemann avait supporté toutes les calomnies, surmonté toutes les embûches, il avait connu tous les reniements. Ses adversaires s'acharnaient contre le vieux médecin parce qu'ils le redoutaient, mais ils suivaient ses publications avec un intérêt passionné. Dès 1823, la première édition de la *Matière médicale sûre* était épuisée. De 1810 à 1834, on avait publié cinq éditions de l'*Organon*. D'où venait cet empressement à lire les ouvrages d'un homme si hautement dédaigné ? Il semble que ses adversaires s'appliquaient à puiser leurs arguments dans la doctrine elle-même, mais la logique des démonstrations avait ébranlé bien des convictions. Depuis longtemps les idées hahnemanniennes opéraient leur lent travail de pénétration.

En 1822, Hahnemann avait créé le premier périodique homœopathique, dont Stapf était le directeur. Le mouvement en avait reçu une vigoureuse impulsion. Les premiers disciples du réformateur, maintenant dispersés dans les grandes villes d'Allemagne, prêchaient autour d'eux la nouvelle doctrine et faisaient de nouveaux adeptes.

L'homme que l'on avait si souvent traité de visionnaire pouvait maintenant se retourner pour mesurer l'étendue du chemin parcouru.

Que d'événements s'étaient écoulés depuis le jour où Samuel Hahnemann âgé de vingt-quatre ans quittait la faculté d'Erlangen, pourvu de son titre de docteur en médecine. Nous nous rappelons ses pénibles débuts comme médecin de campagne : Hettstedt, Gommern, Dessau où il unit sa vie à celle d'Henriette Kùchler, puis Dresde et Leipzig. C'est l'époque où, dans un trouble grandissant, il reconnaissait la médecine impuissante à atteindre le noble but qu'il s'était donné. Enfin désorienté et déçu, il abandonnait un jour sa profession et plongeait sa famille déjà nombreuse dans le plus complet dénue-
ment.

Obligé de fuir les agglomérations coûteuses, il s'adonnait à la chimie. Ses traductions, ses études littéraires lui procuraient quelques ressources. Puis dans le recueillement de sa retraite il se vit en proie à un grand tourment intérieur. Une idée avait surgi dans sa pensée, qu'il présentait être une grande vérité. Un jour l'idée se précisait, c'était la loi de la Similitude qu'il énonçait en 1792. Hahnemann venait de découvrir le lien qui unit la maladie et le remède, et le grand principe de la nouvelle méthode prenait sa forme définitive en 1796 : « Similia Similibus Curantur ». Cette fois c'était le succès, mais la fortune ne suivait pas le chemin rapide de la renommée. Dédaignant les injures, Hahnemann progressait lentement dans la voie qu'il s'était tracée. L'étape la plus importante était franchie en 1810, lors de la publication de l'Organon.

Enfin c'était la *Matière médicale pure*, et en dernier lieu le *Traité des maladies chroniques* qui venait de paraître.

Le succès arrivé, Hahnemann conservait la même simplicité que dans les heures d'infortune. Souvent ses amis se plaignaient de son indifférence et du peu de soin qu'il prenait de sa réputation : « Ne suis-je pas, leur disait-il, le même homme que vous avez connu autrefois ? — Alors on m'encensait, aujourd'hui on m'injurie, pourquoi serais-je plus sensible à d'injustes reproches que je ne l'ai été à des louanges méritées ? »

L'œuvre péniblement accomplie méritait une grandiose consécration. Si Hahnemann connaissait la célébrité, il entra dans la gloire le 10 août 1829, jour où ses amis fêtèrent le cinquantième anniversaire de son doctorat. Son jubilé, organisé par Stapf, fut un éblouissement dans la vie simple et retirée du vieux médecin. Les groupements homœopathiques, souvent en désaccord, réalisèrent l'unité en cette occasion. Un buste du maître fut exécuté par le sculpteur Dietrich de Leipzig, une toile à l'huile par Shopper de Berlin, enfin une médaille fut gravée par Kruger de Dresde. De toutes les régions d'Europe et d'Amérique des lettres parvinrent apportant leur obole et leur approbation. Le programme de la fête, rédigé en latin, portait plus de quatre cents signatures, ce qui montre le rayonnement des idées hahnemanniennes et l'autorité que l'on reconnaissait au vieux maître. L'arbre fragile planté quarante ans plus tôt, était profondément enraciné malgré les bourrasques qui l'avaient si fortement secoué.

La petite ville de Köethen n'avait jamais connu pareille effervescence. Les habitants de la petite cité étaient fiers

maintenant du vieux médecin qu'ils avaient si mal accueilli. Tous les disciples, élèves, amis du maître, et tous les sympathisants de la nouvelle doctrine étaient venus rendre hommage au vieillard. Un diplôme d'honneur, envoyé par la faculté d'Erlangen, fut remis à Hahnemann. Stapf, l'animateur de la réunion, offrit au maître une édition de luxe de son œuvre, ainsi dédicacée : « Puissiez-vous revivre, une fois de plus, au travers de ces pages l'esprit des jours passés, en ce jour où l'œuvre accomplie s'unit aux batailles du passé, où le dur labeur est couronné de succès, au milieu de l'affection de tous. »

Pour la première fois le mouvement hahnemannien prenait corps et sa plus frappante expression est la fondation de la « Société des médecins homéopathes », une force agissante avec laquelle l'École officielle aurait désormais à se mesurer. Cette manifestation montrait à ses adversaires que le courant homœopathique ne pouvait être ni déraciné, ni exterminé.

Le jour mémorable avait apporté au vieillard un riche témoignage de gratitude et de vénération. Le maître, dont la vieillesse entourée d'affection et de sollicitude connaissait tant de gloire, donnait l'impression de vivre dans la félicité. Mais, l'aimable sérénité masquait une amère déception, le beau tableau avait son ombre, et le soir de ce jour glorieux laissa Hahnemann pensif et soucieux. Dans l'ombre de la retraite, sa pensée se portait vers son fils Frédéric, l'enfant chétif, élevé aux prix de soins constants et dans lequel il avait mis tous ses espoirs.

Intelligent et doué comme son père, il était docteur en médecine à vingt-six ans. Sur les conseils d'Hahnemann

il avait pris son diplôme de pharmacien afin d'être à l'abri des attaques des apothicaires, puis il s'était marié au moment de s'installer dans l'Erz montagneux. Dès le début une clientèle nombreuse affluait vers lui, sa grande connaissance de la médecine et les succès de ses cures annonçaient un brillant avenir. Mais, il se montra d'une originalité excessive et sa conduite excentrique attira sur lui l'attention du public. Les pharmaciens et ses confrères, dont la jalousie était en éveil ne manquèrent pas de le déconsidérer. Un jour, Hahnemann apprit que son fils avait quitté le pays et qu'il était parti en Hollande.

A partir de ce moment ses lettres révélèrent une nervosité excessive et un état mental bien troublé. Il s'établit un moment à Hambourg puis il fila en Angleterre en abandonnant sa femme. Vers 1818, au reçu d'une de ses lettres on entendit Hahnemann pousser cette exclamation : « Mon pauvre fils devient complètement fou. » Les lettres suivantes portaient la marque d'une grande exaltation. Un court billet daté de novembre 1820, était ainsi conçu : « Les événements de ma vie troublée m'empêchent de me rendre près de vous pour l'instant, mais d'ici trois mois je serai des vôtres. » La visite promise ne se réalisa jamais. Dans l'espace de sept ans, Hahnemann reçut deux ou trois fois des nouvelles de son fils, puis on n'entendit plus parler de lui. On suppose qu'il émigra en Amérique. Un médecin allemand se disant le fils du fondateur de l'homœopathie exerça près de New-York en 1828. Par la suite, il s'installa, croit-on, à Saint-Louis. Sa femme vécut pauvrement et mourut à Leipzig.

Cette pensée décevante avait souvent hanté Hahnemann.

Ce soit-là c'était une obsession. Par bonheur les années émoussent la sensibilité, le vieillard, endurci par les difficultés de sa longue existence, supportait avec plus de vaillance les assauts de la destinée. Hahnemann avait encore une rude épreuve à subir, quelques mois plus tard le sort allait lui ravir la compagne de son existence.

L'hommage magnifique rendu à son mari fut la dernière grande joie de madame Hahnemann. Elle ne survécut guère à ce souvenir mémorable. Au mois de mars 1830 elle fut prise d'une bronchite aiguë avec température élevée. Trois ans plus tôt une affection semblable l'avait laissée affaiblie. Un abcès du foie, pense-t-on, précipita le dénouement. Elle s'éteignit le 31 mars 1830.

Madame Henriette, l'humble ménagère de la maison, quitta cette terre modestement. Son décès passa inaperçu, ni les amis de la maison, ni le Prince protecteur ne furent prévenus. Hahnemann préférait peut-être la solitude pour pleurer la compagne qui partagea d'un cœur égal le bon et le mauvais destin. Sa vie fut faite de renoncement, de modestie, elle disparaissait sans bruit comme elle avait vécu.

Le vide de son départ ne fut ressenti qu'au foyer familial auquel elle s'était uniquement consacrée. Le souvenir de tant de dévouement laissait une marque durable dans le cœur des enfants, témoin cette lettre de Louise Mossdorf à Hahnemann : « ... En me rappelant ma mère chérie,... les traits incomparables de son caractère, toutes les vertus de son esprit et de son cœur me la rendent inoubliable. La chère défunte qui s'attacha à vous,... parcourut le monde dans les plus affreuses persécutions....

Elle nous inspira la plus grande estime de vous-même et s'appliqua à mettre en nous les vertus les plus élevées. Nous lui devons des remerciements éternels. Elle nous enveloppa, jusqu'à son dernier jour, de sa bonté maternelle.... Pendant que nous l'aimons encore sur cette terre, gardons sa vivante image jusqu'au jour où le Dieu, auquel nous appartenons, nous prendra dans ses bras. » (Louise.)

Ce nouveau chagrin succédait à bien d'autres. Hahnemann venait de perdre deux de ses enfants, Wehlemine était décédée en 1818 et Caroline peu de temps avant sa mère. La famille, accablée de deuils, allait se voir amoindrie au cours d'événements encore plus dramatiques.

Frédérique, cinquième fille d'Hahnemann, déjà veuve deux fois, fut trouvée assassinée dans son jardin à Stotteritz. Le meurtrier avait dévalisé la maison, il fut arrêté et se pendit dans sa cellule. C'était aussi Éléonore, sœur cadette de Frédérique, à laquelle le sort réservait une fin encore plus mystérieuse. Veuve d'un premier mariage, divorcée d'un second, elle avait uni sa vie à un avocat de Leipzig, auquel elle avait légué toute sa fortune. Peu de temps après elle disparut. Le mystère s'éclaira le jour où on retrouva son cadavre immergé dans un étang près de Köethen. L'avocat soupçonné put fournir un alibi, mais la terrible accusation continua à peser sur lui et quelques années plus tard il se suicida.

En 1831, Hahnemann avait fait l'acquisition de la maison contiguë à la sienne. Ses filles s'y étaient installées, ainsi chacun conservait son indépendance. Depuis la fin

tragique de Frédérique et d'Éléonore, les pauvres filles vivaient en proie à une morbide anxiété. Elles n'étaient plus que trois : Charlotte restée célibataire ; Louise la plus jeune, mariée à 16 ans au docteur Mossdorf, un élève d'Hahnemann qui un jour avait disparu en abandonnant sa toute jeune femme ; Amélie était la troisième, veuve du docteur Suss, divorcée d'une seconde union, elle s'était retirée jeune encore à Köethen avec son fils Léopold Süss Hahnemann (1).

Les pauvres filles vécurent retirées dans une claustration volontaire et morbide, toujours tremblantes et angoissées depuis le destin tragique qui planait sur leur famille.

Depuis longtemps, le vœu le plus cher d'Hahnemann était la création d'un hôpital homœopathique. Il jugeait cet organisme nécessaire pour éclairer l'enseignement des jeunes élèves, en faisant profiter les humbles des bienfaits de sa méthode. Beaucoup de médecins, qui venaient chercher près du maître la lumière nécessaire à leur tâtonnement, auraient eu la tâche grandement facilitée par un stage d'enseignement pratique. Cette question avait déjà été soulevée lors des fêtes de son jubilé, on avait même fait une collecte et constitué une caisse à cette intention. Hahnemann avait songé un instant à demander les secours du duc d'Anhalt-Köethen, mais l'état de ses

(1) Léopold Süss Hahnemann naquit en 1826 du premier mariage de sa mère. A l'âge de vingt ans il commença sa médecine. Plus tard, il exerça à Londres où il acquit une notoriété enviée comme médecin homœopathe. Il s'éteignit en 1914 âgé de 88 ans, ce fut le dernier descendant du grand maître, le dernier qui ait porté le nom illustre.

finances ne lui permettait pas une telle libéralité. L'admirable vieillard s'attachait désormais à la réalisation de ce but.

Accablé de douleur, par les deuils cruels que nous savons, on a voulu voir à cette époque le début de son déclin. Cette affirmation est formellement contredite par le docteur Haehl qui a soumis son héritage littéraire à un examen minutieux. S'il n'a rien produit de marquant à partir de cette date, c'est que son œuvre était prête de s'achever. Mais son *Journal des malades*, qui comporte plus de cinquante volumes, est rédigé jusqu'à la fin avec la même précision. On a retrouvé aussi les lettres de ses élèves maintenant dispersés, qui demandaient l'avis du maître dans les cas embarrassants, toutes sont annotées avec le même souci d'exactitude.

S'il s'est un instant replié sur lui-même, c'était pour pleurer en silence, pour ressaisir son énergie défaillante et pour mieux rétablir l'équilibre de sa pensée. A soixante-seize ans, son intelligence avait conservé la même puissance, la même subtilité que dans sa jeunesse. C'était un rare spectacle que de contempler le beau vieillard encore débordant d'activité. De tous les pays les clients affluaient près du vieux médecin. La petite ville allemande devenait le centre du mouvement homœopathique et sa prospérité en partie due au savant praticien qu'elle abritait.

Hahnemann était surtout connu dans la classe riche. Les milieux aristocratiques s'ouvraient à lui peut-être autant par snobisme que par conviction, mais il devenait de bon ton à cette époque de se faire soigner par l'homœopa-

thie. La sympathie de hautes protections était grandement profitable à la diffusion des idées nouvelles. Le grand Gœthe lui-même professait ouvertement son admiration pour Hahnemann ; il le glorifia dans de nombreuses lettres et dans son immortel Faust, la médecine de l'époque fait l'objet d'une sévère critique.

Tandis qu'un concert de louanges s'élevait vers le vieux médecin, la sourde rancune de ses adversaires recommençait à gronder. C'était les pharmaciens qui croyaient leur ruine arrivée et surtout ses confrères, ceux-ci se montraient les plus ardents, les plus sournois. Les dénunciations les plus mensongères étaient monnaie courante dans le camp allopathique, qui perdait toute mesure de la pertinence et de la décence professionnelle. Franz Hornburg, un des premiers élèves d'Hahnemann dont l'avenir s'annonçait brillant, fut persécuté à ce point qu'il en perdit la santé et mourut dans la force de l'âge. Ne fit-on pas courir le bruit qu'au cours d'une maladie Hahnemann avait demandé le secours de l'allopathie.

Agacé par ses antagonistes, aussi sournois que tenaces, il publie un pamphlet « L'Allopathie, un mot d'avertissement aux malades de toutes classes », dans lequel il riposte en termes violents et dénonce les procédés dangereux enseignés par l'École officielle.

Depuis que les premiers disciples d'Hahnemann avaient émigré dans les grandes villes de l'Empire allemand, le maître se retrouvait seul dans sa retraite et son activité ne suffisait pas à terminer la tâche entreprise. Il cherchait de l'aide autour de lui, quand un jeune médecin, le docteur Lehmann, arriva à Köethen consulter le maître pour

sa jeune femme qu'il ne pouvait guérir. Intrigué par le traitement appliqué et le succès rapide obtenu, il voulut s'initier à la doctrine nouvelle, esprit droit et consciencieux Hahnemann lui accorda sa confiance. C'était une marque de haute distinction, celle de devenir l'ami et le collaborateur d'un tel homme, lui qui ne voulait accepter dans son entourage que de « saines brebis ». Pour ses travaux littéraires, il s'associa encore deux jeunes médecins dissidents : Rückert qui arrivait de Livonie, et Jahr de Dusseldorf ; ce dernier s'occupera de la mise au point des « répertoires des remèdes homœopathiques ».

Si depuis de longues années Hahnemann avait à se défendre des attaques de l'ancienne école, un jour ce fut dans sa propre maison que le chiffon brûla. Avec l'augmentation constante des adeptes, il était impossible de réaliser l'unanimité sur les conceptions nouvelles. Des interprétations scientifiques variées se dessinèrent parmi les jeunes.

D'une part, Stapf et Gross, avec leur revue *L'Archive*, enseignaient la pure doctrine, le véritable reflet de la pensée du maître. A côté d'eux, un groupe de jeunes, dont l'expérience était récente, se tiennent à mi-distance des deux écoles et publie un nouvel hebdomadaire, *Le journal universel d'homœopathie*, dirigé par le docteur Müller de Leipzig. Son fondateur regarde « comme hautement estimable la nouvelle thérapeutique, marquant un réel progrès dans la sphère scientifique, mais étant donnée l'origine semblable de toutes les méthodes de traitements et la base commune de toutes données scientifiques », il rêve de fusionner les deux systèmes.

Le docteur Müller était plein de conciliation. Son idée, très louable, trouvait un terrain favorable dans les jeunes formations, mais ses débuts, encore trop récents, lui permettaient-ils de contredire en partie les 60 années d'expérience du vieux médecin ?

Nous connaissons Hahnemann suffisamment autoritaire pour deviner que cette feuille et sa tendance nouvelle vont l'inquiéter. Il exprime sa désapprobation et déplore les idées subversives de ses élèves ; mais ce qu'il craint par-dessus tout, c'est la demi-science des nouveaux convertis qui croient savoir et qui sont ignorants : « Voilà les plus dangereux pour la méthode », — constatation juste dans tous les domaines. — Toutefois l'unanimité semble se faire à « la réunion de la Société universelle d'homœopathie », et d'un commun accord on décide la création d'une maison de santé à Leipzig.

Le vœu si cher à Hahnemann va enfin se réaliser et même si rapidement que le vieux médecin s'en trouve déconcerté. L'immeuble est acheté pour une somme modique, l'autorisation du gouvernement saxon obtenue sans discussion, toutes les formalités s'accomplissent, tous les obstacles s'aplanissent comme par enchantement. Hahnemann inquiet fait une enquête à Leipzig. Il acquiert bientôt la certitude que le docteur Müller a déployé toute son influence et qu'il a intrigué dans les milieux médicaux pour prendre la direction du nouvel hôpital et placer autour de lui tous ses amis.

A la veille de voir son rêve se réaliser, Hahnemann, n'écoutant que son indignation, publie un article fulminant : « Un mot aux demi-homœopathes de Leipzig »,

dirigé contre Müller et ses amis. Ceux-ci protestent violemment et le docteur Müller est nommé directeur du nouvel établissement. Cette fois la scission est complète dans le camp homœopathique. Une polémique, aussi virulente que discourtoise s'engage dans les deux feuilles, maintenant ennemies, et la santé du vieux médecin en est un moment ébranlée.

La réunion annuelle de la Société d'Homœopathie devait se tenir à Köethen, Müller décide qu'elle aurait lieu à Leipzig. Le vieux maître bat le ralliement parmi ses partisans, les conviant à s'unir autour de lui, afin, dit-il, de « séparer les brebis des boucs ».

La réunion brillante et cordiale faite à Köethen amena une détente réelle, un sentiment de conciliation semblait animer tous les assistants. Mais les serments, proclamés pour la bienséance de l'assemblée, ne seront qu'éphémères et la discorde continuera longtemps.

Au cours des années qui vont suivre, la direction de l'hôpital passera alternativement aux mains des uns et des autres, chacun intriguera et la mésentente restera complète.

L'avant-dernier directeur fut le docteur Fickel ; nouveau venu dans le cercle homœopathique, il avait su capter la confiance d'honnêtes praticiens pour prendre la direction de l'établissement, mais aventurier et ennemi acharné de l'homœopathie, son seul but était de discréditer la méthode en montrant les échecs éclatants de celle-ci. Confondu un jour, il avoua n'avoir bien souvent administré que du « lactose » aux pauvres malades. Quatre années plus tard, le fourbe osa écrire une « Preuve directe de la nullité de l'Homœopathie ».

L'imposture de Fickel avait porté le dernier coup à l'institution qui dut fermer ses portes quelques années plus tard, en 1842. A cette époque, Hahnemann arrivait au terme de sa vie. Hors de cause depuis plusieurs années, il vitupéra une dernière fois contre les demi-homœopathes de Leipzig et les rendit responsables du destin malheureux d'une entreprise qu'il avait tant désirée.

Mais lui-même était-il exempt de reproches ? — Certes non. Au début, il avait discrédité l'établissement, pour la seule raison que la « pure doctrine » n'y était pas observée. L'intérêt tardif que Hahnemann accorda à l'institution ne put réparer l'erreur initiale, ni dissiper la méfiance dont il l'avait entourée.

X. — ÉPILOGUE ROMANESQUE

Le poids des années commençait à peser lourdement sur le vieillard, sa maison, son jardin avec sa tonnelle étaient maintenant ses seuls horizons. L'œuvre du savant s'achevait, en même temps que sa carrière, dans un concert de louanges et d'honneurs. Le terme de sa longue existence semblait devoir être proche.

Pourtant que d'imprévu, de succès, de triomphe, ne lui étaient-ils pas encore réservés. Qui aurait pu prévoir l'imminence de cette aventure, qui allait auréoler la carrière du vieillard. Une apothéose où la réalité s'apparente au romanesque !

Un soir d'automne -- c'était le 8 octobre 1834 -- un jeune étranger descendit de la diligence poussiéreuse à son relai de Köethen. Drapé d'une ample pelisse, l'inconnu se déroba vivement aux regards inquisiteurs des curieux. Le lendemain, gros émoi dans l'auberge, c'était une jeune femme délicieuse qui se présentait à l'aubergiste. Elle inscrivit sur le registre : Mademoiselle Marie-Mélanie d'Hervilly, venant de Paris. C'était un usage courant à cette époque de porter l'habit masculin, les femmes usaient de cette supercherie pour voyager seules et se prémunir contre les tête-à-tête aventureux des longs déplacements.

Depuis longtemps la santé de la jeune Française était précaire. Elle souffrait, paraît-il, d'une affection pulmonaire. Mademoiselle d'Hervilly avait accompli le long voyage pour venir consulter le célèbre praticien. Quand elle pénétra dans le cabinet de ce médecin, dont la réputation avait dépassé les frontières, elle était tremblante d'émotion. Vêtue à la dernière mode, l'élégante Parisienne, poudrée et parfumée, fit une réelle impression sur Hahnemann. Le beau vieillard aux boucles blanches accueillit la séduisante étrangère avec une amabilité particulière. En la scrutant de ses yeux bleus, il avait lu l'intelligence sur ce visage frais et souriant, et la conversation s'engagea sur un ton des plus agréables. Flatté de donner ses soins à cette cliente jeune et piquante, Hahnemann déploya le charme de son esprit en un bavardage plaisant et spirituel, et cela d'autant plus aisément que son élégante visiteuse lui donnait la réplique avec une égale subtilité. Quand le regard pétillant du médecin se posait sur elle, la jeune femme éprouvait un émoi discret, mais indéfinissable. « Il bavarda longtemps avec moi, dit-elle, sa physionomie si caractéristique éveilla en moi une étonnante admiration ; sa perfection morale, son intelligence sublime, toute l'excellence de cet homme, comme je n'en avais jamais rencontré, me captiva. » Mélanie d'Hervilly avait quitté l'austère cabinet, enthousiasmée de cette première entrevue.

Elle s'intéressait beaucoup à la médecine, avait-elle dit. C'est l'étude de la peinture qui l'obligea d'abord à s'occuper d'anatomie, ensuite elle se sentit attirée vers l'art de guérir. Un jour, l'Organon — par bonheur — lui tomba

sous la main, elle fut frappée des idées entièrement nouvelles ; depuis cette lecture, son penchant pour les choses de la médecine avait augmenté sa curiosité. Sa santé défaillante l'avait décidée à venir à Köethen. Elle avait l'intention de s'initier à cette merveilleuse méthode et venait cueillir la vérité à ses sources.

Hahnemann éprouvait un réel bonheur à écouter cette jeune Française, qui savait se montrer tour à tour sérieuse ou légère, mais toujours douce et spirituelle. Il recherchait la compagnie de cette femme séduisante, venue comme un rayon de soleil égayer les derniers jours de sa vie simple et retirée. Mélanie d'Hervilly venait chaque jour bavarder avec lui, au cours des longues conversations elle lui racontait sa vie malheureuse.

Elle appartenait à une famille aisée, de petite noblesse, qui l'avait dotée d'une brillante éducation. Son père, intelligent et cultivé, l'aimait tendrement. Sa mère était d'une beauté remarquable. C'était une femme d'une élégance accomplie qui se complaisait en mondanités ; plus attachée à ses succès qu'à son foyer, elle évoluait dans les milieux mondains et élégants de la capitale où sa coquetterie attirait à elle de nombreux admirateurs. A l'âge de 18 ans, Mélanie était devenue une femme désirable, l'adolescente commençait à éclipser sa mère et celle-ci en prenait ombrage. Les extravagances de cette femme passionnée rendaient difficile la place de la jeune fille au foyer familial. Un jour, son père comprit qu'il devait mettre fin à cette situation. Il plaça Mélanie sous la garde d'un ménage qui l'adopta. Son père adoptif, le peintre Lethière, fut son tuteur et son maître. Il initia sa jeune

pupille à son art, pour lequel elle montra un goût et un talent incontestables.

Quand la jeune Française vint visiter Hahnemann, elle avait 30 ans et déjà un passé laborieux. Complètement isolée du domicile paternel, elle vivait en pleine indépendance de la vente de ses tableaux. C'était une nature passionnée comme sa mère, mais qui nourrissait un idéal élevé au lieu de s'attacher aux futilités de l'existence. Toute jeune elle composait des sonnets. Douce et romantique, elle comprenait l'Art, aimait les belles-lettres et son âme vibrait devant le beau. La belle adolescente avait nourri sa passion dans les *Méditations poétiques* ; plus tard c'était Musset son poète de chevet. Enfin la peinture lui avait offert la possibilité de faire épanouir plus merveilleusement encore son tempérament artistique. Elle aimait la fréquentation des hommes illustres, elle se flattait d'avoir été l'amie intime de Gohier, dernier président de la République, disait-elle ; en réalité, il n'était que membre du Directoire mis à bas par Bonaparte le 18 brumaire.

Hahnemann avait installé mademoiselle d'Hervilly dans une maison amie, mais elle fréquentait journellement la demeure du médecin. Elle trouvait un attrait à cette retraite si humble ; elle l'aimait ainsi avec sa froideur, son obscurité, son ennui. La jeune Française jetait une lueur d'espoir sur ce crépuscule assombri. Depuis son arrivée la vieille demeure renaissance s'était emplie de vie, de fraîcheur, ses vieux murs résonnaient d'un rire juvénile. Pendant les longues soirées de l'hiver 1834 le médecin et sa jeune admiratrice se réunissaient dans la bibliothèque, Hahnemann lui apprenait l'art de guérir avec complai-

sance et bonté. Le vieillard semblait vivre une nouvelle page de son existence.

De cette étroite intimité intellectuelle, de doux sentiments étaient nés dans le cœur de la jeune Française. A l'admiration s'étaient jointes l'amitié, l'affection !... Mélanie d'Hervilly rêvait de tendresse pour le vieillard. Elle se prenait à méditer : vivre loin du monde comme un reclus, lui, dont la seule présence était un réconfort. Avoir pour horizon un intérieur sans harmonie, un jardin sans soleil, lui, dont l'âme si noble était éprise de beauté, de grandeur et de vie. Était-il admissible que l'illustre médecin ne recueillît qu'injures, menaces et railleries, lui, dont toute la vie n'était que sacrifice, noblesse, générosité. Pensées intolérables ! Mélanie d'Hervilly souffrait de tant d'ingratitude, de tant d'incompréhension. Plus elle méditait, plus elle se sentait attirée vers celui qui personnifiait à ses yeux un grand idéal humanitaire. Elle voulait prêter son concours à l'achèvement de l'œuvre entreprise, consacrer son activité à la propagation de la doctrine salutaire et surtout placer l'illustre médecin dans un cadre digne de sa mission. Pour servir la cause hahnemannienne comme elle le souhaitait, un moyen avait surgi dans sa pensée, elle l'avait d'abord vivement repoussé, puis s'était imposé à nouveau : s'associer au destin du savant.

Le mariage, décidé dans son esprit, fut hâtivement préparé, de crainte de rencontrer des oppositions. Trois mois après son arrivée à Köethen, l'union était célébrée — c'était le 18 janvier 1835. — Ce mariage aussi hâtif que secret porta l'étonnement à son comble. L'entourage

immédiat du maître n'apprit l'événement que la veille de la cérémonie.

On peut se demander lequel prit l'initiative de cette union d'apparence un peu paradoxale. « Hahneman voulut m'épouser, raconte-t-elle. et ses amis, qui avaient appris à estimer mon caractère à sa vraie valeur, faisaient de leur mieux pour me persuader d'accepter. » Peut-on imaginer qu'un homme d'esprit lucide et de sens équilibré, mais âgé de 80 ans, ait désiré s'unir à une jeune étrangère de 30 ans ? Est-il possible que le vieillard ait sérieusement proposé le mariage à la jeune femme, et n'est-ce pas plutôt elle, qui lui fit des avances, bien qu'elle ajoute avec un peu de coquetterie.... « ce n'était pas la perspective de soigner un vieillard qui m'effrayait, mais je craignais de le perdre trop tôt et d'en avoir tant de chagrin que j'en mourrai. »

Les mobiles de mademoiselle d'Hervilly sont difficiles à déterminer. Avait-elle rêvé d'attacher son nom à celui d'un homme célèbre ? Son amour du romanesque peut nous inciter à le croire. Le docteur Haehl, qui se montre bien sévère à l'égard de la jeune Française, a voulu voir dans cette union la recherche d'avantages matériels certains. Nous connaissons la jeune femme trop idéaliste pour abaisser son acte et le soumettre au résultat d'un calcul mesquin.

On ne connaît rien de sa vie sentimentale ; sans doute a-t-elle recherché dans l'amour l'apaisement de son tempérament passionné, mais ses aspirations élevées durent toujours lui refuser de s'abandonner à une union banale. Elle était de ces femmes qui idéalisent l'amour, l'enveloppent d'exigences et ne cèdent aux caprices des sens que s'il y a

étroite affinité intellectuelle et artistique, parfaite harmonie de goût et de sentiment. Mélanie d'Hervilly dut connaître d'amères déceptions, et souffrir d'autant plus qu'elle désirait se dévouer, se sacrifier davantage. Le sacrifice est le baume des âmes trop sensibles.

Le vieillard altier, « l'homme tel qu'elle n'en avait jamais rencontré », se parait à ses yeux de toutes les vertus ; c'est ainsi qu'elle put éprouver pour Hahnemann ce sentiment intense dans lequel s'unissaient : l'affection, la tendresse, le dévouement, l'admiration, en un mot l'amour dans ce qu'il a d'immatériel et d'idéal.

Mélanie d'Hervilly entourait le vieillard de soins presque maternels. De son côté, Hahnemann vivait entièrement sous la domination de sa jeune et ravissante épouse, à laquelle il vouait admiration et confiance. Il semblait décidé à se retirer de l'activité médicale et à vivre des jours paisibles dans la douce intimité de son nouveau foyer.

Au bout de quelques mois, la vie calme de Köethen était devenue bien monotone. Il tardait à la jeune Parisienne de revenir en France et de préparer dans la capitale l'ascension glorieuse de son illustre mari. Elle lui fit apparaître qu'en France, pays de la tolérance, tous ses désirs seraient exaucés : il y goûterait le repos et serait comblé d'honneurs. Il se rallia facilement à cette thèse. Quel attachement pouvait-il éprouver pour son pays qui lui avait manifesté tant de haine ? Hahnemann écrivit à son ami von Bonninghausen lui annonçant « qu'il accompagnait sa

femme à Paris pour régler des questions d'intérêt et pour se reposer ». Jusqu'à son départ il ne fut aucunement question d'y rester définitivement, mais ses amis le pressentaient avec tristesse.

Depuis longtemps la petite cité de Köethen était fière de son savant ; il était l'objet d'une admiration sans bornes. Quand les habitants apprirent l'imminence de cet exode, ils tentèrent de s'y opposer. Il fallut user de ruse : Hahnemann quitta Köethen avec sa jeune femme la nuit du 7 juin 1835, dans une berline ayant rideaux baissés. Ses amis intimes les accompagnèrent jusqu'à Halle, où eut lieu un dîner d'adieu à l'hôtel du Kronprinz. Ce fut une émouvante séparation. Tandis que le vieillard partait joyeusement, tout à l'illusion du retour prochain, ses amis fidèles pressentaient avec anxiété que cet adieu serait, sans doute, le dernier du maître.

Quelques semaines plus tard on pouvait lire dans le *Journal Universel d'Homœopathie* : « Le Conseiller Docteur Samuel Hahnemann est parti pour Paris le 14 juin. » Cette simple note, insérée sans commentaire, montre que son départ fut accueilli par un soupir de soulagement. Désormais le silence se fera autour de son nom, comme si son départ équivalait à sa disparition.

Pour ménager les forces du vieillard, le voyage fut accompli par étapes. Après un arrêt de quelques jours chez son ami, le Conseiller von Gersdorff, à Eisenach, le couple arriva à Paris le 21 juin. Il s'installa dans l'appartement de Mélanie d'Hervilly, au 26 de la rue des Saints-Pères,

tout près du noble faubourg. Ce petit pied-à-terre, trop exigü, fut aussitôt abandonné pour un appartement spacieux situé 7 rue Madame.

Hahnemann était impatiemment attendu par les membres de l'Institut homœopathique. Malgré la traduction assez libre de l'Organon en France, la réputation du réformateur avait grandi rapidement. En 1832, s'était constituée « la Société Gallicane d'homœopathie », qui avait décerné un diplôme d'honneur à son maître en mai 1834. Le courant des idées nouvelles était déjà intense quand il arriva à Paris et le praticien allemand reçut la plus cordiale bienvenue des médecins homœopathes français. Le Dr Peschier salua cet événement dans une lettre insérée dans la bibliothèque homœopathique : « Dieu soit loué ! Notre vénéré maître est arrivé à Paris.... Il semble décidé à rester près de nous, afin de propager sa doctrine par les mots et par les actes. Il espère bientôt créer un hôpital homœopathique avec le secours d'une souscription. Que tous les médecins homœopathes s'associent à cette entreprise. La Société d'homœopathie parisienne présente ses hommages déferents au maître qui possède la haute estime et l'admiration de tous. »

Sur les conseils de sa jeune femme, Hahnemann avait écrit au Ministère de la Santé Publique, alors qu'il était encore à Köethen, pour lui demander d'accueillir favorablement la création d'un hôpital dont la Société Gallicane caressait aussi le vœu. Il ne semble pas avoir reçu de réponse, on tenait peut-être pour négligeable l'intérêt que le savant portait au développement de sa doctrine en France. Par contre, son intrusion dans les affaires fran-

çaises lui attira aussitôt l'hostilité de l'Académie de Médecine. Celle-ci s'émut de l'arrivée du fondateur de l'homœopathie et pria Guizot, alors ministre, d'interdire au médecin allemand l'application de sa méthode. La réponse de Guizot fut toute de pondération et de clairvoyance : « Hahnemann est un savant de grand mérite. La science doit être libre pour tous. Si l'homœopathie est une chimère ou un système sans valeur utilitaire, elle tombera d'elle-même. Si elle est, au contraire, un progrès, elle se répandra en dépit de nos mesures de préservation, et l'Académie doit le désirer avant tout autre, elle, qui a pour mission de faire avancer la science, et d'encourager les découvertes. »

La bienveillance accordée à Hahnemann n'eut pas l'heur de plaire au *Temps*. Plus virulent qu'il ne l'est de nos jours, il note ce fait dans un article ironique, où il attaque le ministre et les homœopathes : « Les homœopathes ont le dernier mot. Monsieur Hahnemann reçoit l'autorisation d'exercer son art, de donner ses remèdes et de faire école. C'est un doctrinaire aussi bien que Monsieur Guizot. Sa doctrine consiste en ce qu'il prescrit les médicaments à ses patients en doses aussi petites que le ministre doctrinaire donne la liberté au pays. On dit aussi que le nouveau médecin vend chèrement ses conseils, on parle de 10 louis d'or le tarif d'une consultation. Il est évident, que dans cette méthode de traitement, les extrêmes se rencontrent. »

Le 4^e Congrès de la Société Gallicane eut lieu au mois de septembre, Hahnemann en fut le président d'honneur. Chacun pensait que le vieux maître allait jouir d'un

repos mérité et qu'il s'occuperait exclusivement de mettre la dernière main à ses ouvrages.

Les attaques de l'École officielle commençaient à être vives en France, et ses disciples comptaient sur une réfutation éclatante, comme Hahnemann savait en écrire lorsqu'il était en Allemagne. Madame Mélanie estima que le meilleur plaidoyer en faveur de l'homœopathie consistait à l'exercer. Elle usa de son influence, de ses relations étendues dans l'aristocratie parisienne, dans les milieux artistiques et littéraires pour assurer à son mari une clientèle importante, une situation lucrative et de premier plan.

De leur côté, les homœopathes français cherchaient toutes les occasions d'honorer leur maître. En 1836, une médaille fut frappée au profil d'Hahnemann ; la même année, ils firent exécuter un buste du vieillard par David d'Angers en signe de gratitude et de reconnaissance de s'être fixé près d'eux.

Hahnemann menait une existence toute nouvelle pour lui. Il évoluait dans un milieu d'élite, grâce à sa jeune femme qui l'introduisait dans les cercles et les salons parisiens, où il était recherché et admiré. L'ermite de Köethen, qui avait dû fuir et supporter toutes les calomnies, menait désormais une existence brillante et mondaine, comblé d'honneurs et de distinctions par la haute société de la capitale. Le savant, que la gloire avait laissé si simple, se grisa même un peu de cette existence pleine de splendeur et d'éclat. La modeste demeure de Köethen, avec ses filles tristes et angoissées, était loin de ses pensées !

Il y a un siècle, le quartier du Luxembourg n'avait pas la vogue qu'il connaît de nos jours ; trop éloigné du centre de Paris, il était peu distingué d'y habiter. Hahnemann quitta la rue Madame et le splendide parc où il aimait à se promener, pour venir habiter le quartier de l'Europe. Ce coin de la capitale, paisible à l'époque, abritait l'aristocratie parisienne. Hahnemann s'installa dans un hôtel particulier situé au coin de la rue de Milan et de la rue d'Amsterdam. C'était un véritable palais, la brillante situation qu'il occupait dans la société parisienne avait ses exigences.

L'agencement confortable et luxueux de cet intérieur portait la marque de la distinction et du bon goût de la jeune maîtresse de maison. Les domestiques en livrée de grand style donnaient encore plus d'apparat au salon du vieux maître. Il avait son carrosse dans lequel il faisait quelques visites, mais il recevait surtout chez lui. Le soir, il allait au concert ou au théâtre quand il n'y avait pas réception dans la splendide demeure.

Dès son arrivée, Paris absorba le célèbre praticien, à ce point qu'il ne donna des nouvelles à ses amis que six mois après son départ. Il ne regrettait en rien la modeste existence de Köethen, et l'activité de sa nouvelle vie lui faisait presque oublier ses enfants. Leurs rapports étaient assez espacés, ils se bornaient juste à l'échange de quelques mots aux anniversaires et aux fins d'année, dans lesquels les formules amicales marquaient plus de politesse que d'affection.

Pour fêter le 60^e anniversaire de son doctorat, en 1839, on avait organisé une grande réception dans l'hôtel de la rue de Milan, Amélie, la veuve du Dr Süss, se rendit à

Paris à cette occasion, pour revoir son père et assister à la solennité. Madame Hahnemann mettait peu d'empressement à attirer ses belles-filles chez elle. On imagine combien le contraste était grand entre la séduisante Mélanie d'Hervilly et ses humbles belles-filles à la silhouette paysanne. L'intelligence subtile de la jeune femme, puisant les beautés de la vie dans les lettres et les arts, n'était pas faite pour apprécier l'austérité des pauvres filles, qui vieillissaient dans une vie sans joie, vouées dans la vieille maison de Köethen à l'accomplissement routinier des travaux ménagers. Ce qui partage le plus les êtres, c'est peut-être que les uns savent créer autour d'eux une ambiance vivante, une activité sans cesse nourrie par la recherche du beau et du bien et trouvent dans un idéal élevé l'allègement de tant de misères, tandis que les autres subissent les événements et se perdent en lamentations.

Amélie fut un peu dépaysée dans la somptueuse réception. La vie mondaine était une révélation et son enthousiasme plein de naïveté est exprimé dans une lettre à ses sœurs, où elle s'extasie sur une existence inconnue d'elle.

Hahnemann avait maintenant 85 ans, ses facultés intellectuelles étaient toujours intactes, mais le splendide vieillard devait ménager ses forces. Sa femme, qui le secondait avec autant de dévouement que d'habileté, prenait une part plus active aux soins de la clientèle. Très initiée à l'art de guérir, elle recevait elle-même les malades et se substituait de plus en plus à son mari. Vers 1840, très peu de clients voyaient le maître personnellement, madame Mélanie servait d'intermédiaire, Hahnemann lui prodi-

guait ses conseils, la guidait dans les cas difficiles et lui faisait entièrement confiance.

La brillante Parisienne, qui savait être à la fois femme du monde, maîtresse de maison, amie attentionnée et tendre conseillère, tenait tous ces rôles avec la même perfection. « Cette jeune femme, dit l'écrivain Legouvé, était d'une intelligence vraiment rare et d'une touchante adresse de garde-malade. Elle joignait à la pieuse ardeur d'une sœur de charité toute la délicatesse ingénieuse d'une femme du monde. »

Elle était en partie l'artisan du succès d'Hahnemann à Paris, succès si considérable qu'il dépasse l'imagination. Voici à ce sujet, le récit d'une actrice américaine, madame Anna Cora Mowatt, venue consulter le célèbre praticien :

« C'est pendant l'hiver 1839-1840 que je fis ma première visite à Hahnemann. Pour être reçue sans attendre, je pris mon cab à neuf heures du matin et après une demi-heure de trajet mon cocher s'arrêta. Comme il restait sur son siège, je lui demandais si nous étions arrivés, il me répondit : « Oui, madame, mais nous devons attendre un peu, car ce n'est pas encore notre tour. Voici la maison d'Hahnemann », et il me montrait un hôtel important, que l'on pouvait voir d'assez loin avec sa façade massive et sa grille en fer forgé.... Je commençai à m'impatienter et je me penchai à la portière ; quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis toute une file de voitures alignées devant nous. Nous avançons pas à pas. C'était très ennuyeux, moi qui avais pris la peine d'arriver très tôt. Comme consolation, je vis derrière moi d'autres carrosses dont le nombre augmentait à chaque instant. Ainsi j'avais pris place dans cette procession qui avançait lentement pour rendre hommage à ce moderne Esculape.

» ... J'avais déjà entendu parler d'Hahnemann, ma foi dans son adresse fut merveilleusement fortifiée au milieu de ces coupés

dont les occupants attendaient leur tour.... Mon cab arriva enfin devant la grille et me déposa devant l'entrée de la splendide demeure. Trois ou quatre domestiques en livrée, assemblés dans un hall spacieux, recevaient les clients à leur arrivée et les conduisaient au pied d'un large escalier. En haut, je fus reçue par un couple de valets, qui m'introduisirent dans un salon somptueux. Il était rempli de femmes élégantes, de messieurs et d'enfants avec leur nurse. Cette multitude inattendue et l'absence de sièges m'emplissaient de confusion. J'entrai en même temps qu'une dame, qu'accompagnaient son enfant et sa nurse. Observant sans doute mon air étonné et voyant que j'étais étrangère, elle me dit très courtoisement : « Nous trouverons des sièges dans une autre pièce, permettez-moi de vous montrer le chemin... » Elle me conduisit dans un boudoir d'un goût exquis, déjà occupé par deux ou trois personnes. Je sus que cette dame était une personne de rang ; c'était une jeune Italienne mariée à un comte français.

» ... Un valet entra et avec déférence nous demanda nos cartes, il les ajouta à celles qu'il tenait en mains. Il devenait évident que nous serions obligés d'attendre longtemps... J'examinai les peintures dont les murs étaient couverts, des objets sculptés, des vases de grés heureusement disposés, et une collection de vieilles médailles éparpillées sur une table.... Je m'arrêtai devant un portrait vivant du grand docteur, remplie d'admiration devant son exécution magistrale, la jeune comtesse me dit : « — Savez-vous qui a fait ce portrait ? » — « Non, répliquai-je, mais je puis affirmer qu'il est fait de main de maître ». — « Très certainement, c'est l'œuvre d'une femme, il a été exécuté par madame Hahnemann. » J'ignorai que Hahnemann était marié et j'appris en même temps l'épisode un peu romanesque de cette union....

« ... Notre conversation fut interrompue par l'entrée d'une dame en toilette d'intérieur et sans chapeau. Sitôt son entrée, l'enfant de la comtesse la salua avec l'expression la plus affectueuse. C'était une femme jeune, aux formes gracieuses et plaisante à regarder. On ne peut dire qu'elle était vraiment jolie,

mais l'élégance et la noblesse se dégageaient de sa personne. La chevelure blonde et brillante était nouée en arrière, tandis que des boucles dorées s'enroulaient sur les oreilles et le cou. Le teint était clair comme l'albâtre. Il y avait une expression réfléchie dans ses yeux bleus, avec un sourire très doux et un peu solennel...

» ... Quand elle se retira, la jeune comtesse m'apprit que c'était madame Hahnemann..., qu'elle était très familiarisée avec la médecine et que son enfant lui devait la vie. « — Comme vous le verrez tout à l'heure, elle s'occupe maintenant de tous les clients de son mari, elle est d'ailleurs écoutée, respectée et aimée de tous... »

» ... Notre conversation fut interrompue par un valet qui vint appeler madame la Comtesse. Peu de temps après le même valet vint m'annoncer que monsieur le Docteur était prêt à me recevoir. Je le suivis, le bureau d'Hahnemann était au bout des appartements que j'avais déjà traversés.

» ... Je me trouvai en présence du Dr Hahnemann et de sa jeune femme. La pièce était sobrement décorée. Une longue table était placée au centre, madame Hahnemann était assise à une extrémité tandis que son mari était installé dans un confortable fauteuil.... Tous les deux se levèrent pour me recevoir et je présentai à madame Hahnemann une lettre d'introduction du Dr Hirschfeldt de Brême, un ancien élève du maître.... J'indiquai le but de ma visite, essayant de m'adresser au médecin plutôt qu'à sa femme. Je m'aperçus vite que c'était contraire à la règle. La jeune femme seule me répondait, elle me posa une multitude de questions, notant les symptômes au fur et à mesure que je les lui donnai. Plusieurs fois, elle en référa à son mari, qui répondit simplement : « — Oui mon enfant », ou « — Bon mon enfant ». Voilà les seuls mots que je lui avais entendu articuler jusqu'ici.

» ... Comme je répliquai que ma maladie avait débuté en Allemagne, le visage du maître s'éclaira, et il me dit : « — Êtes-vous allée en Allemagne ? Parlez-vous l'allemand ? » Ma réponse affirmative provoqua un plaisir non feint et la conversation se poursuivit dans sa langue maternelle. Il me parla des habitants,

des coutumes, des paysages, ne tarissant pas d'éloges enthousiastes sur son pays natal. Il s'enquit de ma lettre d'introduction et exprima la profonde affection qu'il portait à son signataire... Madame Hahnemann, qui prenait part en souriant à notre conversation, n'oubliait pas la leçon de patience des pauvres gens qui attendaient dans le salon. Elle mit fin au discours par une gentille réprimande à son mari... qui m'invita à venir bavarder le soir en même temps que ses amis. La jeune femme me remit quelques médicaments avec les directives du traitement, et un régime. Je serrai cordialement la main du vieillard et je me retirai. Je descendis, un valet m'aida à monter dans mon carrosse... et je croisai une file de voitures aussi longue qu'à mon arrivée. »

Tout sujet de fatigue était épargné au vieillard dont le grand âge demandait maintenant beaucoup de ménagements. Il vivait ses dernières années dans le calme paisible qui suit le triomphe. Le sentiment qu'il avait du sens de la vie lui permettait d'attendre son heure en toute tranquillité d'esprit. Durant ses deux dernières années, il publia encore un traité important sur l'arsenic, mais il avait perdu sa puissance créatrice et il se consacra avant tout à la préparation des éditions futures de l'*Organon* et du *Traité des Maladies chroniques*.

Au mois d'avril 1843, le vieux maître fut pris du catarrhe qu'il avait au début de chaque printemps. Il se traita d'abord lui-même. Puis il demanda les soins d'un de ses élèves, le Dr Chatran. Malgré sa robuste constitution on voyait les forces du vieillard diminuer de jour en jour. Pendant plusieurs semaines on n'entendit plus parler de lui. Sa femme fermait la porte aux indiscrets, seuls quelques intimes avaient l'autorisation d'approcher le malade.

Madame Mélanie avait prévenu ses belles-filles de l'état

de leur père. Quelques jours avant le dénouement, Amélie arriva à Paris avec son fils Léopold Süß, mais pour éviter au vieillard une émotion trop intense on ne leur permit pas de le voir. C'est seulement quelques heures avant sa mort que la famille suivit madame Hahnemann au chevet de l'illustre vieillard. Il avait perdu connaissance. Il rendit le dernier soupir à 5 heures du matin. — C'était le 2 juillet 1843.

Dès que le maître eut fermé les yeux pour toujours à la lumière, madame Hahnemann fit venir près d'elle le Dr Jahr qui depuis plusieurs mois était à Paris. Ce fut lui qui eut la mission d'aller déclarer à la mairie le décès de Samuel Hahnemann.

Madame Mélanie fit embaumer son mari, dont elle conserva le corps pendant 9 jours dans l'hôtel de la rue de Milan. Dans la matinée pluvieuse du 11 juillet 1843, un modeste char funèbre s'acheminait vers le cimetière Montmartre, emportant la dépouille du grand médecin. Il était suivi par sa femme, sa fille Amélie et son petit-fils Léopold Süß, puis par un fils du peintre Lethière, car Hahnemann fut enterré avec le père adoptif de Mélanie d'Hervilly.

L'homme, qui avait apporté une sublime contribution au bien-être du genre humain, fut conduit à sa dernière demeure comme un pauvre miséreux, sans une marque d'affection, et sans même un adieu de ses disciples. La simplicité de la cérémonie est bien faite pour nous étonner, étant donné le nom prépondérant qu'il avait acquis. Peut-être Hahnemann était-il satisfait de quitter cette terre, comme il avait vécu, avec humilité et modestie. Sitôt sa

disparition le silence se fit autour de son souvenir, entraînant l'oubli et même l'abandon.

Madame Hahnemann, légataire universelle de son mari, resta à Paris. Bien que la fortune léguée ne fût pas considérable, elle fut l'objet de sévères critiques de la part de ses belles-filles. Elle se crut capable de conserver la clientèle de son mari et continua d'exercer la médecine en vertu d'un diplôme de « docteur honoris causa » que lui avait décerné l'université d'Allentown quelques années plus tôt.

Les médecins homœopathes français lui intentèrent un procès ; elle perdit sa cause et fut condamnée à une amende pour exercice illégal de la médecine. Par la suite elle abandonna définitivement l'idée de pratiquer et vécut dans l'isolement toute à la gloire du passé. Madame Mélanie demeurait affectueusement attachée au souvenir d'Hahnemann ; celle qui fut l'épouse de son esprit avait les larmes aux yeux chaque fois qu'il était question de son illustre mari.

Pendant la guerre de 1870, elle émigra à Bruxelles, car une certaine suspicion pesait sur toute personne ayant des alliés outre-Rhin. Après Sedan, elle revint se fixer à Paris. Mais pendant ses dernières années elle connut la misère. Au cours de ses pérégrinations, sa fortune s'était peu à peu éparpillée. Pour subvenir à ses besoins, elle dut vendre meubles, tableaux et souvenirs. Elle s'éteignit, âgée de 73 ans, le 27 mai 1878.

Avec la disparition de Mélanie d'Hervilly, le dernier épisode de l'extraordinaire destinée de Samuel Hahnemann venait de s'achever. Si son esprit et son œuvre restaient

immortels, tout ce qui était terrestre et périssable dans la vie de cet homme s'estompait déjà dans l'oubli.

Le seul descendant de l'illustre médecin, le Dr Süss, n'avait guère connu son grand-père que sur son lit de mort. Installé à Londres, il ne venait que rarement en France.

Tout ce qui avait appartenu au maître était depuis longtemps dispersé. Un modeste tombeau, perdu dans le cimetière Montmartre, était le dernier vestige d'Hahnemann à Paris. Une simple pierre entourée d'une grille de fer, sans un nom et sans une inscription, si ce n'est celui de Lethière, près duquel reposait Hahnemann. Les années en passant précipitèrent l'oubli et l'abandon. Vingt ans après la mort de madame Mélanie, personne ne se souvenait du lieu où reposait le célèbre médecin....

Vers 1896, le Dr Bradford de l'Hahnemann Collège de Philadelphie, auteur d'une biographie du maître, faisait des recherches en vue de trouver les restes du grand réformateur. En même temps, le Dr Platt, du même collège, se rendait en France, et se donnait pour mission de retrouver la tombe du maître glorieux. Avec quelques indications rudimentaires, il parvint à identifier la tombe de madame Mélanie Hahnemann. Près d'elle, se trouvait une pierre tombale entourée d'une grille rouillée qui menaçait ruine. Sur une plaque à demi-effacée, il put reconstituer le nom de Lethière. C'est ainsi qu'il fit l'identification du tombeau d'Hahnemann. Le Dr Platt apprit d'un gardien que la tombe devait disparaître sous peu, car il était encore dû un reliquat de 110 francs sur l'achat du terrain.

Le médecin américain paya la somme et fit part du résultat de son enquête à ses collègues de Philadelphie.

Les homœopathes français s'émurent de cet événement ; taxés d'ingratitude à cause de leur négligence, ils se décidèrent à agir pour effacer cette humiliation.

Cette année-là, le Congrès d'Homœopathie se tenait à Londres. On y décida à l'unanimité le transfert des restes d'Hahnemann au Père-Lachaise, — le cimetière des hommes illustres, — et l'érection d'un monument afin d'honorer la mémoire du maître trop longtemps laissé dans l'oubli.

Deux ans après, en 1898, on pratiqua l'exhumation d'Hahnemann, en présence de 35 personnalités du mouvement homœopathique. On ouvrit le cercueil, le maître était en partie conservé grâce à l'embaumement pratiqué au moment de son décès. Le cou était entouré par une natte de cheveux ayant appartenu à Mélanie d'Hervilly quand elle était enfant. On trouva aussi une bouteille contenant un billet écrit de la main de sa femme.

Désormais l'illustre médecin et Mélanie d'Hervilly reposent côte à côte, et l'on peut lire sur le splendide monument en porphyre d'Islande, cette inscription conforme à ses dernières volontés :

« Heic nostro, cineri cinis, ossibus ossa, sepulcro
» Misuntur, vivos, ut sociavit amor. »

XI. — CONCLUSION

1^o Hahnemann est encore inconnu pour beaucoup. Sa vie aventureuse et la personnalité si caractéristique de ce médecin méritent plus de lumière. Enfant prodige, tendre et sensible, il s'est de bonne heure orienté vers la médecine, sa véritable vocation. Nous l'avons vu remplir une carrière brillante et mouvementée.

2^o Dans l'antiquité deux astres de grandeur inégale ont brillé. La Médecine a évolué sur la voie de Galien. Hahnemann a porté son regard vers le plus lumineux : Hippocrate.

3^o Depuis toujours deux lois thérapeutiques irréductibles se trouvent en présence : la loi des contraires, vantée par Galien et toujours en honneur ; la loi de similitude pressentie par Hippocrate et mise au point par Hahnemann.

4^o « Similia similibus curantur », base de la thérapeutique hahnemannienne, est le résultat de l'expérience pure. C'est l'argument qui nous semble avoir le plus de poids en faveur de la doctrine. Claude Bernard n'a-t-il pas montré au siècle dernier que l'expérimentation était la base solide de toute déduction scientifique et de nos

jours Henri Poincaré n'a-t-il pas dit : « L'expérience est la source unique de toute vérité. »

5^o Quelle que soit la thérapeutique déployée, que le médecin se réclame de telle ou telle doctrine, il est un terrain d'entente pour tous, c'est le terrain clinique. Chaque jour nous constatons des erreurs dues à un examen clinique pratiqué sans méthode, d'une manière rapide, incomplète et désordonnée. Inspirons-nous des leçons que nous a laissées Hahnemann, elles nous apparaissent de tout premier intérêt pour analyser et comprendre véritablement le malade.

6^o Il nous paraît intéressant maintenant d'expérimenter comme l'a si patiemment fait Hahnemann, afin de nous éclairer comme lui et de rechercher dans cette voie non explorée ce qu'elle contient de vérité.

Vu : LE DOYEN DE LA FACULTÉ
DE MÉDECINE DE PARIS
BALTHAZARD.

Vu : LE PRÉSIDENT DE THÈSE.
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS
S CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvre de Samuel HAHNEMANN

Traité de la Maladie vénérienne.

Esprit de la Doctrine Homœopathique.

La Médecine de l'expérience.

L'Observateur en Médecine.

Aesculape dans la balance.

Lettre à un médecin de haut rang sur l'urgence d'une réforme en médecine.

Valeur des systèmes en médecine.

Conseils à un aspirant au doctorat.

L'allopathie, un mot d'avertissement aux malades de toutes classes.

Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies.

Obstacles à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique.

Examen des sources de la matière médicale ordinaire.

La belladonne, préservatif de la scarlatine.

Du choix d'un médecin.

Essai sur un nouveau principe pour découvrir les vertus curatives des substances médicinales.

Des fièvres continues et rémittentes.

Des maladies périodiques hebdomadaires.

Dissertation historique et médicale sur l'ellébore et l'elléborisme.

Traitement du choléra.

Une alliance est-elle possible entre l'allopathie et l'homœopathie. ?

L'Organon.

La Matière Médicale Pure.

Traité des Maladies Chroniques.

OUVRAGES CONSULTÉS

Dr. HAEHL. *Samuel Hahnemann. Sa vie, son œuvre.*

Dr. LÉON SIMON PÈRE. *Exposition de la doctrine homœopathique.*

A. L. CROLL-PICARD. *Dans l'ombre de Hahnemann. (Homœopathie Française de juin, octobre et décembre 1931, février et mars 1932).*

PIERRE JOUSSET. *Hippocrate. Hahnemann. Pasteur.*

ALLENDY. *Orientation des idées médicales.*

ALLENDY. *La Guérison* (conférence faite à la Sorbonne).

LANCELOT. *La Loi de la Similitude.*

G. BAISSETTE. *Hippocrate.*

LAIGNEL-LAVASTINE. *Conférences de syopathologie.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — Introduction	9
II. — Meissen	13
III. — Débuts	25
IV. — La première pierre de l'édifice	39
V. — Similia similibus curantur	48
VI. — L'Organon	57
VII. — Leipzig	71
VIII. — La retraite de Köethen	84
IX. — Le Jubilé du maître. L'hôpital homœopathique	93
X. — Épilogue romanesque	107
XI. — Conclusion	129
